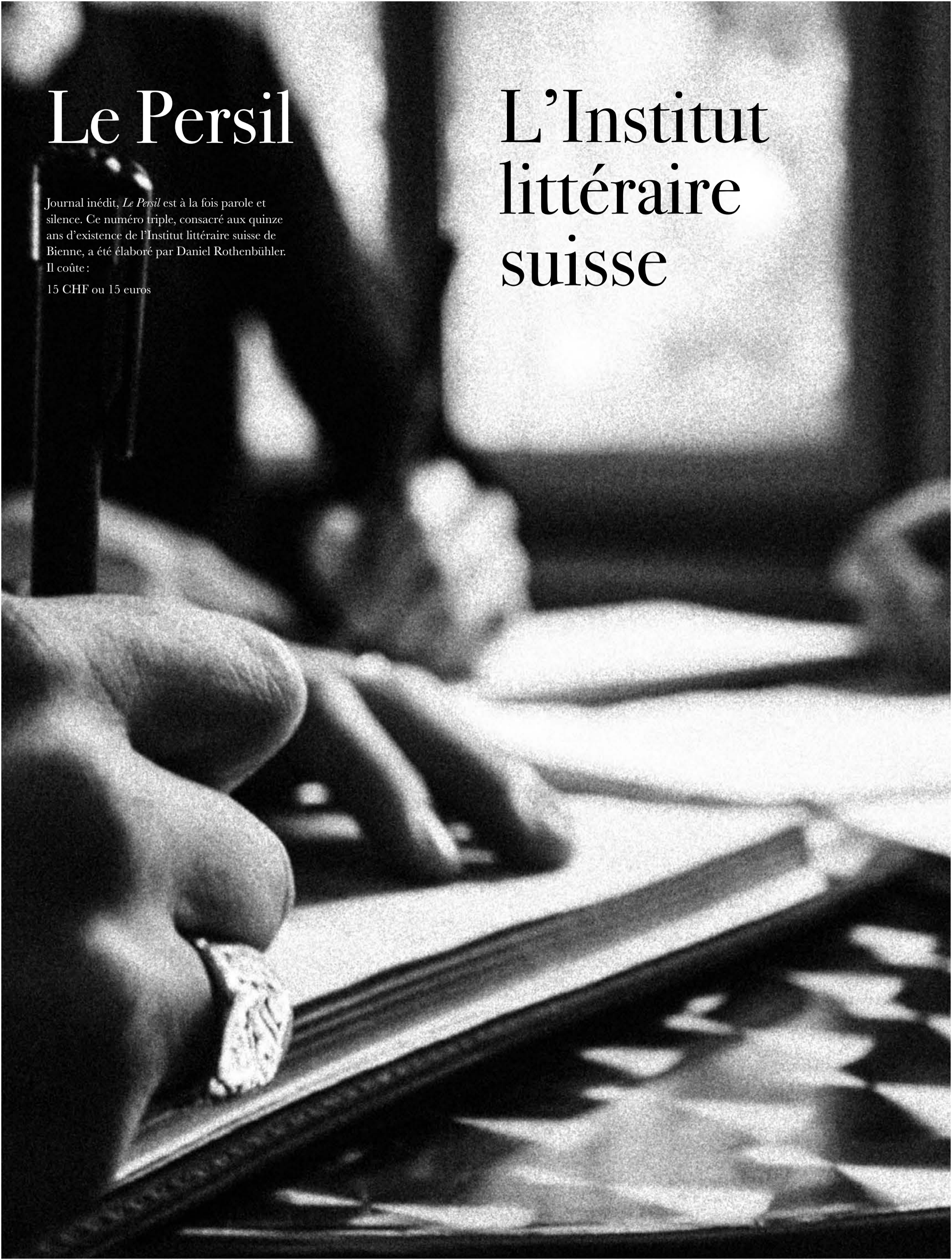


Le Persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple, consacré aux quinze ans d'existence de l'Institut littéraire suisse de Bienne, a été élaboré par Daniel Rothenbühler. Il coûte :

15 CHF ou 15 euros

L'Institut littéraire suisse



Encourager le travail créatif

Marius Daniel Popescu m'a proposé de faire un numéro du *Persil* sur l'Institut littéraire suisse (ILS) de la Haute école des arts de Berne HKB. Son invitation me donne l'occasion de revenir sur mes quinze ans d'activités à l'ILS. Mon travail au sein de cette institution s'est terminé en été 2021, mais je continue à la soutenir. Ce numéro me permet de rendre hommage à toutes celles et tous ceux qui ont encouragé et continuent d'encourager le travail créatif de jeunes auteur-e-s. Grand merci !

J'introduis ce dossier par l'échange avec les deux personnes dont j'ai été le plus proche durant toute mon activité à l'ILS : Marie Caffari, directrice de l'Institut, et Samuel Moser, ami de longue date avec lequel j'ai dirigé les quinze épisodes du cours bilingue « Découvertes littéraires ».

Je continue avec la présentation de trois traits caractéristiques qui distinguent l'ILS de toutes les autres institutions consacrées à l'écriture littéraire : le mentorat, le bilinguisme et l'interdisciplinarité.

Je complète le portrait de l'Institut par celui du Forum Rockhall (FR, l'association de soutien à l'ILS), et je le finis avec ce qui est le plus important, quand on parle de l'institut : des textes créés par ses étudiant-e-s. Les cinq que vous trouverez à lire dans ces pages ont été lus en public dans le programme des « Lectures-Rockhall-Lesungen », mises sur pied par le FR en collaboration avec le Lyceum Club International de Suisse et ses sections locales.

Je remercie celles et ceux qui ont contribué à la mise en œuvre de ce numéro : Marius Popescu, Daniel Vuataz, Marie Caffari, Samuel Moser, Simone von Büren, Arno Renken et Andi Schoon ainsi que les étudiant-e-s et diplômé-e-s (par ordre alphabétique de leur prénom) : Aleks Sekanić, Giulietta Mottini, Nora Osayuki Osagiobare, Sarah Marie et Tristan Schenker.

Daniel Rothenbühler





Echange e-mail entre Marie Caffari, directrice de l'Institut littéraire, et deux enseignants de longue date, à la marge de l'écriture littéraire : Samuel Moser et Daniel Rothenbühler.

L'art du passage

DR: Marie, tu diriges l'Institut littéraire suisse (ILS) depuis ses débuts, il y a 15 ans. Tu y enseignes aussi et fais de la recherche, en collaboration avec les autres filières de la Haute école des arts de Berne HKB. Samuel tu as, comme moi, enseigné à l'ILS depuis ses débuts. Essayez chacun e de résumer en quelques phrases ce que vous ont apporté personnellement vos activités à l'ILS.

MC: Ce qui continue de me fasciner est le moment d'émergence des textes, lorsqu'une idée s'affirme, se cristallise et devient «texte», ainsi que les multiples chemins qui mènent aux textes, qui sont différents pour chaque auteur-e – il y a une grande diversité dans ces cheminements. C'est un privilège de pouvoir observer ces passages et surtout, au fil du Bachelor, de les accompagner. L'intersection caractéristique de la filière d'études entre l'émergence des textes et un

moment plus pédagogique ou dialogique est un espace très enrichissant pour moi en tant qu'enseignante.

SM: J'étais dans le module 3, c'est-à-dire le module théorique, qui se remettait constamment en question lui-même, car les besoins en théorie des étudiant-e-s étaient très divers. Ce n'était pas une expérience négative du tout! Souvent, pas toujours, même en cas d'échec. Dans le cours «Critique littéraire», il s'agissait aussi pour moi d'un défi privé – et du plaisir qui y était lié. Après une vie d'enseignant au gymnase, je pouvais et voulais pour une fois travailler avec des adultes, d'égal à égal. Qu'est-ce que je pouvais apporter de mon expérience, qu'est-ce qui la remettait complètement en question? Ma critique littéraire «traditionnelle» a été soumise à un *stress test*, non seulement par des personnes plus jeunes, mais en plus par de jeunes auteur-e-s. De plus, je n'avais pratiquement

jamais enseigné la «littérature» auparavant. Comment pouvais-je réussir à traduire mon activité de critique en matière d'enseignement? Concernant le cours «Découvertes littéraires» avec Daniel, les discussions amicales et ouvertes sur les livres, sur la littérature, soumises à aucune sorte de pression, vont me manquer maintenant. Je m'en réjouissais toujours d'avance comme un enfant, donc aussi avec une certaine appréhension: qu'allait-il se passer encore aujourd'hui? A quel moment les «livres préférés» de notre propre biographie de lecteurs allaient-ils nous donner de nouvelles ailes? A quel moment nous heurterions-nous à du granit? Avec quelles lectures personnelles les étudiant·e·s nous confronteraient-ils et elles? J'ai beaucoup profité de tout cela, notamment aussi dans le domaine de la littérature francophone.

DR: C'est précisément ce voisinage des deux langues et littératures qui m'a fasciné dès le début de mon enseignement à l'ILS. La présence de personnes provenant non seulement de la Suisse entière mais aussi des pays voisins produit une richesse d'échanges unique. Où trouver ailleurs une telle concentration de jeunes et moins jeunes, germanophones et francophones, mais parfois aussi d'autres langues – italienne, romanche, anglaise, espagnole, russe – et surtout les influences littéraires très diverses qui vont avec? Garantir l'échange dans cette diversité linguistique et littéraire demande évidemment des efforts particu-



liers. J'ai toujours veillé avec plaisir à ce qu'on assure le passage entre les deux langues officielles de l'institut même si cela n'allait rarement sans problème. Dans le cours «Découvertes littéraires», il y avait des gens qui trouvaient que tout traduire était une «perte de temps» tandis que d'autres y tenaient beaucoup. Et vous, avec quels dilemmes étiez ou êtes-vous confronté·e·s dans votre travail à l'institut?

MC: Dans mes séminaires et dans les réunions

des enseignant·e·s je passe du français à l'allemand; au fil des années, j'ai trouvé une sorte de rythme alternant entre les deux langues. Le *code-switching* pratiqué à l'Institut littéraire par de nombreux·ses d'entre nous est devenu ma langue de travail; c'est un peu étrange, lié à l'interlocution s'adressant à des personnes qui travaillent, écrivent, lisent dans l'une ou l'autre des deux langues du Bachelor en Ecriture litté-

raire. Au quotidien, dans ce flux bilingue, je répète les articulations centrales de mes paroles; dans mes enseignements, je déclare cette pratique ouvertement. Cela fonctionne étonnamment bien – je n'ai eu de vrais problèmes avec cela qu'une seule fois en 15 ans, dans un séminaire avec des premières années du Bachelor. J'ai alors traversé le semestre entre deux fronts linguistiques! Heureusement, j'ai persévéré, car le plus souvent le passage d'une langue à l'autre, d'un texte à sa traduction, d'une culture littéraire à l'autre est un espace d'échanges stimulant.

Durant les semestres en ligne, en 2020-2021, nous avons constaté avec les étudiant·e·s que le bilinguisme avait perdu de sa vivacité et de son intensité. La co-présence des langues est exigeante.

En matière de plurilinguisme, dans mon rôle de responsable de filière, je suis confrontée à l'inégalité de traitement des francophones dans le contexte de la HES, majoritairement germanophone. C'est une réalité, les étudiant·e·s francophones doivent accepter qu'ils et elles sont une minorité, ce n'est pas toujours confortable, demande une ouverture culturelle et linguistique certes enrichissante, mais que tou·te·s n'ont pas d'emblée. Voilà peut-être un dilemme: admettre au Bachelor des étudiant·e·s dont les connaissances linguistiques ne leur permettront pas de bénéficier de toute l'offre de la HKB durant leurs études. Certain·e·s trouveront des stratégies pour tirer parti de cette situation, pour d'autres c'est plus frustrant. Cela m'a toujours préoccupée, mais depuis l'année dernière et la politique des langues adoptée par la HES bernoise, je questionne plus frontalement l'ouverture de la HKB à l'égard de la langue française, j'essaie de faire de nouvelles propositions. C'est un travail dans la durée, il faut du souffle.

Un autre dilemme d'actualité – le Bachelor en Ecriture littéraire traverse en ce moment une phase de «développement curriculaire», au cours de laquelle des pairs donnent des *feedbacks* sur le programme de la filière d'études – concerne les nombreux impératifs auxquels une formation de Bachelor

« Une des responsabilités d'une filière d'études de HES artistique est d'encourager le travail créatif et de faire en sorte que les diplômé·e·s acquièrent des connaissances et des outils concrets pour entrer dans le champ professionnel, pour s'y établir ou poursuivre des études et approfondir leurs recherches, quelles qu'elles soient. C'est en tout cas une responsabilité qui m'habite. »

Marie Caffari

doit répondre. A l'apprentissage de l'écriture littéraire, s'ajoutent des compétences que les étudiant·e·s doivent maîtriser une fois diplômé·e·s – esprit d'entreprise, capacité à s'auto-organiser, à assurer la médiation de ses œuvres et du travail artistique en général dans toutes sortes de contextes, aisance à coopérer avec d'autres dans des domaines interdisciplinaires, autant de savoir-faire importants qu'il s'agit d'intégrer de manière intelligente à la pratique centrale des jeunes auteur·e·s : l'écriture. Il faut en même temps tenir compte de la nécessaire lenteur du travail littéraire. Lire est chronophage, écrire demande une concentration inscrite dans la durée – même si des textes jaillissent parfois très vite. Cette singulière lenteur est une qualité. J'y tiens.

SM : Je peux seulement te féliciter, Marie, pour ton «art du passage», c'est vraiment crucial, notamment dans l'art. Et bien sûr aussi dans la vie. Pour ma part, je n'ai pu pratiquer la plupart du temps que ce que l'on a coutume d'appeler à Biel/Bienne le «modèle biennois du bilinguisme»: chacun·e parle dans sa langue que l'autre comprend au moins «passivement». C'est du moins ce que j'aurais souhaité de la part des étudiant·e·s (si déjà l'on choisit un institut bilingue). Mais je ne veux pas me plaindre ici, c'est vrai que souvent cela a fonctionné. Et lorsqu'il s'agit de langue et de littérature, tout est bien sûr beaucoup plus difficile que dans d'autres domaines.

Le deuxième dilemme que tu soulèves me préoccupe également : est-ce vraiment la tâche d'un institut qui se consacre à la création d'écrits littéraires de rendre aptes ses étudiant·e·s à fonctionner sur le marché ? Ne produit-on pas ainsi quelque chose avec quoi la littérature (et l'art en général) est précisément en opposition ? Surtout aujourd'hui, où le «marché» se pervertit de plus en plus ?

J'ai bien sûr aussi fait l'expérience de ce dilemme dans mon cours de «critique littéraire». Devais-je enseigner comment rédiger des textes «conformes au marché» alors que, en même temps, je suis convaincu de l'inanité de ce type de critique littéraire ? J'avais froid dans le dos en pensant à tous ces manuels d'écriture et d'évaluation qui existaient déjà sur le «marché» dans ce domaine. Mais que pourrais-je enseigner d'autre dans un institut d'une haute école spécialisée, si ce n'est une pratique ? «Enseigner», un autre dilemme.

Ou un autre défi stimulant : trouver une méthode d'enseignement du «passage» (ici aussi) entre enseigner et converser,

entre guider et laisser aller. Et là je reviens à ce que tu appelles, Marie, la lenteur «chronophage». C'est un mot fantastique ! Je tenais, pour ma part, à une lecture contemplative et donc auto-réflexive. Prendre le temps de regarder ce qui se passe exactement dans un texte. La critique, l'évaluation, le classement et même l'«interprétation» m'importaient de moins en moins. Mais le fait est : un «institut littéraire» est toujours un projet ambitieux. Tout y devient un exercice d'équilibre.

MC : En 2020, dans un séminaire à option, nous avons exploré les processus de passages, d'auto-translation et d'adaptation d'une langue à l'autre dans les textes d'auteur·e·s bilingues. C'était une manière productive d'interroger notre rapport à nos langues d'écriture, avec des étudiant·e·s qui écrivent en allemand ou en français et ont souvent une autre langue maternelle, familiale ou qui fait

« Est-ce vraiment la tâche d'un institut qui se consacre à la création d'écrits littéraires de rendre aptes ses étudiant·e·s à fonctionner sur le marché ? Ne produit-on pas ainsi quelque chose avec quoi la littérature (et l'art en général) est précisément en opposition ? Surtout aujourd'hui, où le «marché» se pervertit de plus en plus ? J'avais froid dans le dos en pensant à tous ces manuels d'écriture et d'évaluation qui existaient déjà sur le «marché» dans ce domaine. »

Samuel Moser



partie de leur vie sociale, dans laquelle ils et elles travaillent, écrivent ou rêvent aussi. Nous pourrions certainement mieux cultiver nos compétences en matière de plurilinguisme ; notre situation entre les langues et notre attention quotidienne à deux cultures littéraires constituent une singularité qui mérite de s'affirmer plus encore. Cela encouragerait peut-être, à long terme, des passages plus fluides entre les champs littéraires de langues allemande et française en Suisse.

Et à propos encore de la tension entre lenteur du travail de l'écriture et exigences du champ littéraire professionnel : une des responsa-

bilités d'une filière d'études de HES artistique est d'encourager le travail créatif et de faire en sorte que les diplômé·e·s acquièrent des connaissances et des outils concrets pour entrer dans le champ professionnel, pour s'y établir ou poursuivre des études et approfondir leurs recherches, quelles

qu'elles soient. C'est en tout cas une responsabilité qui m'habite; je souhaite que les diplômé·e·s aient des ressources leur permettant de trouver leur place professionnelle, littéraire, intellectuelle. Les étudiant·e·s doivent ainsi jongler entre des temporalités et des exigences différentes – c'est ainsi que j'interprète le dilemme dont parle Samuel.

DR: Tu montres bien, Marie, que ce dilemme ne nous demande pas des choix cornéliens. Après vos réponses à ma question initiale sur nos dilemmes, j'aimerais d'ailleurs remplacer ce terme par ceux d'«exercice d'équilibre» ou de «jonglerie» que vous avez utilisés les deux pour parler des contradictions que nous rencontrons dans notre travail. Et à ce titre je reviens à ta question, Samuel, à savoir si c'est vraiment «la tâche d'un institut qui se consacre à la création d'écrits littéraires de rendre aptes ses étudiant·e·s à fonctionner sur le marché». Je comprends ton inquiétude et aurais en même temps envie de te répondre par un simple oui, c'est sa tâche. La question, à mon avis, n'est pas de savoir si on doit fonctionner sur le marché, mais comment on peut et doit le faire. On peut chercher à se soumettre à ses exigences ou on peut s'y opposer. Dans les deux cas, on doit savoir comment il fonctionne. Et c'est aussi valable pour le plus grand nombre des écrivain·e·s qui cherchent à



jongler entre ces deux extrêmes. L'essentiel c'est de garder le plus d'autonomie possible dans son activité créative. La première tâche de l'institut est donc d'offrir à ses étudiant·e·s trois ans de travail d'écriture en dehors des injonctions émanant soit du marché, soit de doctrines littéraires. Mais cela ne doit pas se faire dans une sorte de tour d'ivoire qui les priverait de connaissances sur le fonctionnement des pouvoirs hétéronomes à leur création.

L'institut doit donc

faire les deux choses à la fois : amener ses étudiant·e·s à jouir de la plus grande autonomie dans leur création et leur transmettre certaines aptitudes professionnelles pour faire valoir cette création sur le marché littéraire. Dans les mentorats (module 1) et les ateliers (module 2) on ne parle pas des attentes de l'édition, de la critique littéraire ou du public mais de l'écriture littéraire dans son autonomie, ce qui veut dire littéralement : «qui se régit par ses propres lois». Dans les modules 3 et 4 on leur donne des informations et leur demande même de l'entraînement pour entrer plus tard sur

le marché et pour faire face aux doctrines littéraires. Et les mentorats et les ateliers ne se pratiquent pas non plus dans une sorte de réclusion autosuffisante, le dialogue continu, à deux ou à plusieurs, leur est même essentiel. Dans tous les modules on aspire donc à réaliser ce que tu envisages, Samuel : un enseignement au «passage» entre enseigner et converser, entre guider et laisser aller.

Qu'à la sortie de leurs études les étudiant·e·s résisteront ou se soumettront aux pouvoirs hétéronomes à la création littéraire c'est une question qui ne dépend pas des structures de l'institut mais de l'esprit qui y règne.

Cela concerne déjà le mentorat où l'on peut s'efforcer de se concentrer sur la création «qui se régit par ses propres lois» ou faire entrer aussi des considérations concernant les chances éventuelles des textes dans le monde de l'édition et sur le marché, ce que je redouterais. Et c'est la même chose pour le «développement curriculaire» dont tu parles, Marie. Là il s'agit de l'autonomie de la haute école qui devrait être préservée le plus possible des contraintes du *ranking* international et des appels à l'«employabilité» de ses diplômé·e·s. Je considère l'application de ces deux concepts du néolibéralisme comme danger principal pour l'autonomie du travail scientifique et artistique dans le monde universitaire et des hautes écoles. Jusqu'ici, l'Institut littéraire suisse a bien su résister à la tentation de favoriser des textes «conformes au marché», pour reprendre ton expression, Samuel – avec pas mal de succès d'ailleurs de ses étudiant·e·s diplômé·e·s, pas forcément sur le marché, mais en tous cas dans la critique littéraire.

MC: La notion de «passage», qui revient dans notre conversation, est sans doute centrale. Lorsque l'on étudie à l'Institut littéraire suisse, on ne se trouve pas en dehors du champ littéraire professionnel et de ses tensions, on fait déjà partie de ce champ à la frontière poreuse, interconnecté à

«La question n'est pas de savoir si on doit fonctionner sur le marché, mais comment on peut et doit le faire. On peut chercher à se soumettre à ses exigences ou on peut s'y opposer. Dans les deux cas, on doit savoir comment il fonctionne. Et c'est aussi valable pour le plus grand nombre des écrivain·e·s qui cherchent à jongler entre ces deux extrêmes. L'essentiel c'est de garder le plus d'autonomie possible dans son activité créative.»

Daniel Rothenbühler

l'espace de la haute école. Dialoguer régulièrement avec un-e enseignant-e de projets littéraires en cours implique la présence continue, auprès du texte, d'une lectrice. Cette dernière exerce aussi, en tant qu'autrice, un métier dépendant du champ éditorial, dont elle connaît les exigences. L'objectif pour un-e diplômé-e est d'avoir conscience de sa position potentielle dans ce champ, d'avoir une idée précise de son fonctionnement, de l'avoir déjà éprouvé : lors des jurys de fin d'année par exemple, où les voix d'autres auteur-e-s, d'éditrices ou d'éditeurs interviennent, ou dans des ateliers d'écriture, où chaque intervenant-e arrive non seulement avec des propositions d'écriture singulières, mais aussi avec sa propre expérience du

« Qu'à la sortie de leurs études les étudiant-e-s résisteront ou se soumettront aux pouvoirs hétéronomes à la création littéraire c'est une question qui ne dépend pas des structures de l'institut mais de l'esprit qui y règne. Jusqu'ici, l'Institut littéraire suisse a bien su résister à la tentation de favoriser des textes "conformes au marché", pour reprendre ton expression, Samuel – avec pas mal de succès d'ailleurs de ses étudiant-e-s diplômé-e-s, pas forcément sur le marché, mais en tous cas dans la critique littéraire. »

Daniel Rothenbühler

champ éditorial. La tâche d'une filière de Bachelor est donc aussi, de mon point de vue, de permettre à chacun-e de trouver sa place dans un champ en forte mutation, dans lequel des compétences très diverses sont exigées des personnes qui écrivent, qui publient, qui performant ou qui travaillent à la diffusion de textes littéraires. Si « employabilité » signifie cette responsabilité, alors je suis d'accord d'utiliser ce terme ! Il me semble enfin que les hautes écoles ont un rôle à jouer dans la réflexion de questions sociétales et politiques qui se posent aujourd'hui, qu'elles sont impliquées dans ces questions à travers leur fonctionnement et dans l'accompagnement même de leurs étudiant-e-s.



Comme toute activité artistique, l'écriture littéraire doit s'apprendre. Et l'apprendre c'est d'abord la pratiquer. C'est pourquoi l'Institut littéraire suisse (ILS) met l'écriture individuelle de ses étudiant·e·s au centre de son plan d'études.

Au cœur des études en écriture littéraire : le mentorat



« L'aventure – car c'en est une –, si elle possède ses jalons (des rendez-vous réguliers, des lieux de rencontre, certains rituels), diffère à chaque fois. Le but premier est de parler des textes, de relever leurs forces, leurs manques. La confiance et une franchise courtoise dans la collaboration permettent d'avancer avec le meilleur élan possible. Le goût de l'écriture suffit en général à relier. On en arrive à attendre avec impatience le texte d'un·e étudiant·e qui, de son côté, a hâte de vous l'envoyer. »

Michel Layaz, mentor

Plus de la moitié des 180 points ECTS que comporte le Bachelor en Ecriture littéraire (51%) doivent être acquis par le travail sur des projets *personnels*. Lors des deux premières années d'études, ces projets peuvent varier; la troisième année est consacrée au travail de fin d'études. Celui-ci peut aboutir à un texte ou des textes publiables, mais ce n'est pas une obligation (contrairement au Master en Contemporary arts practice/MA CAP de la Haute école des arts de Berne HKB où, pour l'écriture littéraire, on s'attend à des textes publiables sous une forme appropriée).

Devenir autonome dans son travail

Tout au long du travail sur leurs projets personnels, les étudiant·e·s sont accompagné·e·s par des mentors respectivement mentas. L'objectif principal du mentorat est d'amener les étudiant·e·s à mobiliser leurs propres ressources pour acquérir, au-delà d'un savoir-faire, un savoir-être et un savoir-devenir. Les y soutenir n'est possible que pour des écrivain·e·s. Ce sont eux et elles qui choisissent les étudiant·e·s pour leurs mentorats sur la base des dossiers que les étudiant·e·s ont présentés lors de leur admission à l'institut. Au bout de la

première année d'études, les étudiant·e·s peuvent changer de groupe de mentorat ou décider de travailler avec la même personne jusqu'à la fin de leurs études.

Pour leurs rencontres, étudiant·e et enseignant·e fixent des heures et des lieux qui leur conviennent. En principe, les séances ont lieu tous les quinze jours, mais leur fréquence dépend aussi de la progression du travail. Les longs moments à être seul·e·s avec leurs textes obligent les étudiant·e·s à développer une plus grande autonomie – y compris face à leur enseignant·e ! « C'est de ce côté sans doute que se situe la différence fondamentale avec un cursus plus classique », dit Thomas Flahaut auteur et ancien étudiant à l'ILS. « En étant autonome dans mon travail d'écriture, j'ai appris à composer avec la solitude propre à l'acte d'écrire. Et à m'y plaire. »

Dialogue sur des choix existentiels et esthétiques

Le mentorat lie donc de manière systématique et organisée deux aspects d'égale importance pour le travail d'un·e écrivain·e : se confronter à la solitude de l'écriture tout en profitant de l'échange avec une personne qui connaît d'expérience les peines et les joies de la production littéraire.

Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour dire que la genèse textuelle ne se déploie pas seulement dans un monologue intérieur, mais dans de multiples dialogues qui la

« Ce sont des aspects très pratiques qui sont influencés, comme le lieu, l'heure, ou la durée de la pratique d'écriture. C'est aussi le regard que l'on porte sur sa propre pratique qui devient plus précis, critique, analytique. Parfois c'est tout ça à la fois. Il ne s'agit pas d'une influence dogmatique, mais formatrice. Et cette influence, que je nommerais plus volontiers rencontre, s'exerce tous azimuts : avec les enseignante·s, les mentors ou mentas, les intervenant·e·s externes, et les étudiant·e·s.

Gaia Grandin, diplômée



précèdent, l'accompagnent et la suivent. Chez son mentor ou sa menta, l'écrivain·e en herbe trouve ce qui lui manque le plus aujourd'hui : une lectrice ou un lecteur qui ne s'arrête pas aux contenus de ses textes mais porte une attention particulière au caractère littéraire de l'écriture et donne un retour avisé.

Retour ne veut pas dire direction ou instruction. Il n'y a pas de hiérarchie dans le mentorat entre celui ou celle qui « sait » et l'autre

qui devrait être initié·e à ce « savoir ». C'est valable aussi pour des coachings de toute sorte et des ateliers d'écriture. Mais il y a des différences notables entre ces autres formes d'écriture en dialogue et le mentorat.

Toute personne qui a de l'expertise en littérature peut apporter des retours précieux sur la qualité d'un texte littéraire. Mais si elle n'est pas également écrivain·e, elle ne

peut pas partager avec la personne ainsi coachée ce dont il s'agit principalement dans le mentorat : devenir écrivain·e. Dans la poursuite de cet objectif ce n'est pas le peaufinage, la finition et la mise en valeur publique du texte qui comptent mais le développement d'une voix et d'un projet individuels. Le dialogue se focalise alors plutôt sur les choix existentiels et esthétiques de l'écrivain·e et sur l'écriture en tant que processus dont font partie aussi les hésitations, les arrêts, les redémarrages ou même les échecs.

Ces aspects pourraient évidemment aussi être abordés dans des ateliers

d'écriture entre pair·e·s où les retours critiques sur les textes sont amplifiés par des discussions sur tout ce qui conditionne leur production. Ici, c'est une pluralité de voix qui accompagne une pluralité de projets et c'est ainsi l'occasion pour les étudiant·e·s d'élargir le choix des possibilités dans leur écriture. C'est pourquoi l'ILS propose de tels ateliers dans le module 2 sur la production de différentes formes des textes, compléments essentiels du mentorat. Mais la pluralité des voix et projets fait qu'en atelier les retours sur les textes restent ponctuels. Le mentorat, en revanche, permet un dialogue suivi à plus long terme entre les mêmes personnes.

Les écrivain·e·s ayant trouvé une maison d'édition peuvent trouver cet échange continu lors de la relecture (le « lectorat ») du texte. Mais ici, le dialogue a comme but la publication d'un livre et le dialogue n'est donc pas préservé de tout ce qui concerne les attentes extérieures à la scène d'écriture. Le mentorat sert au contraire à faire abstraction de ces attentes et à se concentrer sur les enjeux du texte en dehors de toute considération éditoriale ou même commerciale.

La mission d'une haute école des arts n'est décidément pas de favoriser des œuvres « qui sont comme créées par le public » mais « des œuvres qui, au contraire, tendent à créer leur public » (Paul Valéry).

Daniel Rothenbühler

Visite d'une séance du cours
« Kritischer Kronleuchter/Lustre critique »

Le bilinguisme mis en pratique

C'est le matin du 27 mai 2021. J'assiste au cours du « Kritischer Kronleuchter/Lustre critique » – en zoom, mode en vigueur ce semestre pour toutes les séances. On commence par la présentation d'une émission radiophonique de quarante-cinq minutes créée par deux étudiantes. Elles ont choisi ce mode pour faire la critique d'un recueil de nouvelles. Les autres étudiant-e-s en écoutent un extrait de dix minutes et discutent ensuite du contenu et de la forme particulière de cette contribution.

L'émission est produite en bon allemand, langue du livre auquel elle se réfère. Mais la discussion qui suit se fait surtout en français. Même deux étudiantes de langue allemande s'expriment à plusieurs reprises en français pour répondre à leurs collègues francophones. Un épisode exemplaire du bilinguisme pratiqué à l'Institut littéraire suisse (ILS) à Biel/Bienne

Il n'y a qu'un seul hic : l'émission contient un bref message vocal d'une personne qui donne son avis critique en suisse allemand. Une étudiante francophone signale qu'elle n'a pas tout compris. Elle le fait pour s'excuser de sa difficulté à suivre, moins pour critiquer la personne qui ne semble savoir s'exprimer qu'en dialecte.

Pas toujours évident

L'étudiante a l'habitude de telles situations dans une ville dont le bilinguisme consiste surtout dans le voisinage du français avec le dialecte alémanique et en second lieu seulement avec le bon allemand. A l'Institut c'est évidemment le bon allemand qui prédomine – sauf que : dans les couloirs, les étudiant-e-s suisses allemand-e-s passent souvent au dialecte. « Mais ce n'est pas représentatif pour l'institut », ajoute tout de suite l'étudiante qui fait cette observation.

Le Bachelor en Ecriture littéraire, une filière bilingue

L'ILS accueille en moyenne chaque année dix étudiant-e-s de langue allemande et cinq de langue française, reflétant ainsi la proportion des deux grandes langues en Suisse. Dans l'annonce de ce qui attend ses futur-e-s étudiant-e-s, l'ILS annonce sur le site web de la Hochschule der Künste Bern – Haute école des arts de Berne HKB : « Les échanges entre étudiant-e-s de différentes langues (français et allemand) et de différentes sections de la HKB. » La filière de l'écriture littéraire assure non seulement la présence des deux langues dans ses cours mais aussi l'échange institué entre elles. Elle répond ainsi parfaitement à la vocation bilingue d'une Haute école d'un canton qui affirme toujours – et plus que jamais depuis le départ du district de Moutier – son caractère à la fois alémanique et romand. Car à part le module 1, consacré au projet individuel d'écriture de chaque étudiant-e dans sa propre langue, tous les autres modules offrent régulièrement plusieurs cours ou projets bilingues. En 2020, dans le module 2 (« Production de différents textes »), c'est par exemple le « Schreibsalon/Salon d'écriture » ; dans le module 3 (« Théorie et contextualisation »), c'est, entre autres, « Textkommentar/Commentaire de texte » ; et dans le module 4 (« Transdisciplinarité et projets »), c'est *La Liesette littéraire*, revue bilingue des étudiant-e-s du Bachelor en Ecriture littéraire.

En effet, l'ILS se distingue de l'immense majorité des institutions et filières analogues dans le monde par son bilinguisme. Mais il n'est pas toujours évident de pratiquer de manière conséquente les deux langues dans ses cours. J'en ai fait l'expérience dans « Literarische Entdeckungen/Découvertes littéraires », cours que Samuel Moser et moi avons proposé pendant quinze ans aux étudiant-e-s de l'ILS.

L'idéal aurait été d'y appliquer le bilinguisme consensuel préconisé à Biel/Bienne : chacun-e parle dans sa langue et ses interlocuteur-ric-e-s sont censé-e-s comprendre. Mais la

connaissance de l'autre langue est très diversement développée chez les étudiant-e-s qui proviennent non seulement de la Suisse entière mais aussi des pays environnants (Allemagne, Autriche, France, Belgique), où la première langue étrangère apprise à l'école est en général l'anglais.

Pour promouvoir le bilinguisme individuel de ses étudiant-e-s, l'ILS propose donc des cours de langue en allemand et en français, occasion unique pour apprendre ou perfectionner l'autre langue de l'Institut. Mais là aussi, les résultats divergent : s'il y a bien des étudiant-e-s qui en pro-

fitent pour devenir quasiment bilingues, d'autres préfèrent se concentrer entièrement sur leur langue d'écriture.

Un exemple à suivre

Dans les cours de « Literarische Entdeckungen/ Découvertes littéraires », nous avons chaque année trouvé une solution plus ou moins bien adaptée au niveau linguistique des étudiant·e·s présent·e·s. Mais j'ai voulu, avant de partir, voir de plus près comment s'en sortent des collègues proposant également des cours bilingues. C'est pourquoi j'ai demandé à Simone von Büren, bilingue par la pratique de l'enseignement à l'ILS, et à Arno Renken, bilingue depuis son

enfance, d'assister à une des séances de trois heures de leur cours « Kritischer Kronleuchter / Lustre critique ».

Le 27 mai, je suis donc présent à la quatrième séance des six qu'ils offrent à dix participant·e·s, cinq francophones, cinq germanophones, parité parfaite, due au hasard des inscriptions. Les étudiant·e·s expérimentent et analysent la pratique de la critique écrite et orale de textes littéraires, et aujourd'hui on discute de leurs travaux préparés au fil des deux mois depuis la dernière séance. Participer en zoom ne pose de problème à personne, tout le monde a l'habitude de cette forme d'échange pratiquée depuis maintenant une année.

« Kritischer Kronleuchter / Lustre critique »

Ce cours a non seulement pour but de réfléchir sur ce que signifie le moment critique du retour sur un texte mais aussi d'examiner les différentes formes que ce retour peut prendre. Lors de la séance à laquelle j'assiste, la présentation de l'émission radio est suivie de l'analyse d'une nouvelle de Howard Phillips Lovecraft, d'une critique transposée en bande dessinée, d'une autre en forme d'un dialogue d'une étudiante avec elle-même, convaincue aujourd'hui d'un livre qu'elle a désapprouvé il y a deux ans, et enfin d'une réponse mi-littéraire, mi-dessinée à un roman paru en 2011.

Dans les discussions qui suivent chacune des présentations préparées de longue date, Arno Renken et Simone von Büren s'adressent aux participant·e·s tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des deux langues et changent parfois d'idiome au cours d'une seule et même intervention selon l'interaction avec leurs interlocuteur·ice·s. Leur exemple est suivi par deux étudiantes de langue allemande qui s'expriment assez bien en français mais reprennent leur propre langue dès qu'elles ont trop de difficultés à formuler de manière suffisamment nuancée leurs observations.

Aucun·e des participant·e·s francophone ne change de langue en dialoguant avec un·e germanophone. « En général, les germanophones à l'institut maîtrisent mieux l'autre langue que les francophones », dit un étudiant de langue française lors de la discussion à la fin du cours pour analyser l'interaction bilingue lors de la séance. « Se limiter au français est aussi un réflexe de minorité », ajoute une de ses collègues francophones, « nous sommes un tiers seulement de langue française à l'institut, face à deux tiers de germanophones. Et les discussions risquent souvent de se dérouler dans une seule langue : l'allemand. »

Deux spécialistes du bilinguisme

Simone von Büren, dramaturge et critique de théâtre, est devenue experte en bilinguisme dans son activité à l'ILS. Elle a donné, avec Marie Caffari, un cours consacré au bilinguisme dans la littérature et a aussi exploré ses possibilités avec les étudiant·e·s lors des rencontres ouvertes appelées « Rockhall Talks ». « S'exprimer dans l'autre langue demande une réflexion plus précise », dit-elle, « car on ne peut plus s'appuyer sur les automatismes de sa langue. Ni d'ailleurs sur ceux de ses références culturelles. » Une question de « bricolage », d'après Arno Renken. Il a fait une thèse sur la traduction littéraire – *Babel heureuse. Pour lire la traduction* (2012) – et continue ses recherches en traductologie en favorisant une approche non-normative : « Lors du passage d'une langue à l'autre, il ne faut pas être ingénieur à la recherche de la perfection mais bricoleur, c'est plus charmant », car le bricolage comporte aussi ce qu'il appelle « la chance de l'incompétence ».

À la séance du « Kritischer Kronleuchter / Lustre critique » du 27 mai, les deux enseignant·e·s veillent à un équilibre très conséquent entre les deux langues. J'ai chronométré la part de chacune dans les discussions pendant les trois heures du cours et j'arrive à une légère avance côté francophone. On voit que Simone von Büren et Arno Renken encouragent systématiquement le passage d'une langue à l'autre. « C'est dans l'ouverture vers une pluralité de perspectives que

réside l'intérêt principal des cours bilingues », dit Simone von Büren, « chaque langue apporte avec elle des références culturelles particulières. Les échanges, les mélanges mais aussi les frictions entre ces références engendrent une amplification salutaire de toute créativité, tout particulièrement celle active dans l'écriture littéraire. »

Daniel Rothenbühler

Interview d'Andi Schoon, co-directeur de Institut interdisciplinaire Y à la Hochschule der Künste Berne – Haute école des arts de Berne HKB

L'expérience de la différence

Andi Schoon, né en 1974, est depuis 2007 co-directeur de l'Institut interdisciplinaire Y à la HKB. Il a fait des études de musicologie, sociologie et lettres allemandes à Hambourg et publié une thèse sur *L'ordre des sons. L'interaction des arts du Bauhaus au Black Mountain College*. Après avoir enseigné à l'université de Hambourg et participé au groupe Jullander, il a été nommé co-directeur de l'institut Y en 2007. Il dirige les études interdisciplinaires au niveaux Bachelor et Master, enseigne les sciences culturelles et médiatiques et fait de la recherche en « Sound Studies », « Cultural Studies », « Postcolonial Studies » et intermédialité. Il est en plus membre du comité directeur de Studies in the Arts (SINTA), un programme proposé par la Faculté des sciences humaines de l'Université de Berne et la HKB pour encourager des projets de thèses innovants à l'interface entre l'art et la science.

Quelle est la fonction de l'Institut Y au sein de la HKB?

L'Institut Y a été créé en 2003 lorsque deux institutions précédentes ont fusionné pour former la HKB. Bien que la HKB soit de taille moyenne, elle héberge un large éventail d'activités artistiques: art visuel, musique, littérature, théâtre et conservation sont réunis sous un même toit. Afin de cultiver ces diverses activités concernant non seulement leur coexistence, mais aussi les liens entre elles, le Y a été installé comme une sorte de plaque tournante. Florian Dombois en était le directeur fondateur. Dans les premières années, l'ensemble du département de recherche de la HKB était également intégré au Y. Depuis 2012, la recherche a son propre département, et nous, au Y, nous concentrons sur l'enseignement.

Dans quelle mesure l'institut Y de la HKB se distingue-t-il des offres analogues d'autres hautes écoles d'art? Au niveau national? Au niveau international?

Pendant des années, le Y a été considéré comme l'un des critères de distinction de la HKB. Entre-temps, plusieurs autres hautes écoles ont adopté des modèles similaires. J'ai toutefois l'impression que la coopération interdisciplinaire à la HKB se fait avec une facilité particulière; elle fait tout simplement partie de la culture de la HKB – peut-être parce que nous la pratiquons depuis si longtemps.

On entend souvent parler de transdisciplinarité au lieu d'interdisciplinarité. Quelle est la différence entre les deux et quelle importance peut-elle avoir ou non pour le travail à l'institut Y?

Ces notions ne se distinguent pas clairement dans l'usage courant. Moi-même, j'évite en général de faire la distinction pour cette raison. En règle générale, on peut dire que l'interdisciplinarité se réfère à des formes de coopération

entre les disciplines, tandis que la transdisciplinarité fait un pas de plus vers un méta-niveau: ici, il s'agit en plus d'une réflexion critique sur sa propre discipline et sur les autres. C'est en soi un aspect que je trouve intéressant pour les étudiant-e-s de la HKB: mieux comprendre ses propres actions dans la rencontre avec une autre activité artistique.

L'Institut Y propose aux étudiant-e-s en écriture littéraire des cours obligatoires et d'autres qui sont facultatifs. En quoi consistent-ils?

Il s'agit principalement de cycles de conférences, de cours théoriques et de situations expérimentales pratiques.

Pourquoi ces cours interdisciplinaires sont-ils utiles et importants pour de potentiel-le-s futur-e-s auteur-e-s?

J'y ai brièvement fait allusion plus haut: nous avons tendance à considérer que la façon dont nous pratiquons un art va de soi. Les routines s'installent automatiquement. C'est également le cas dans l'écriture. Les rencontres avec



d'autres formes artistiques peuvent nous aider à développer un regard neuf sur notre propre travail. Les processus de recherche d'idées artistiques en écriture sont très différents, par exemple, d'une séance musicale. Une fois que vous avez fait l'expérience de cette différence, vous pouvez acquérir de nouvelles perspectives sur votre propre pratique d'écriture. Et à part cela, bien sûr, il est toujours agréable de rencontrer des gens en dehors de sa propre discipline.

Les personnes impliquées le voient-elles aussi de cette manière, ou manifestent-elles parfois des réticences ou des difficultés qui montrent qu'elles ne voient pas l'intérêt de ces rencontres pour leur propre progression ?

Les étudiant-e-s sont très différent-e-s, c'est dû à la nature même d'une haute école d'art. Certain-e-s sont avides d'échanges et d'expansion, d'autres préfèrent se concentrer sur leur propre projet d'écriture. Je peux très bien comprendre les deux. Nous essayons toujours de tenir compte des différents intérêts et situations dans le programme Y. Il est possible de s'éloigner considérablement de l'écriture – ou de rester complètement avec soi-même, mais dans une constellation légèrement différente.

Vers quels autres arts peut-on constater des affinités particulières de la part des étudiant-e-s en écriture littéraire – et inversement ? Où les craintes et difficultés de contact sont-elles les plus grandes ?

Il existe une proximité naturelle entre l'écriture et le dessin. Les processus sont parfois étonnamment similaires. La littérature et les arts de la scène vont également de pair. Le lien avec la conservation et la restauration est moins évident. Mais en fait, les différences sont tout aussi intéressantes que les similitudes.

Quelles expériences particulièrement positives avec des étudiante-e-s en écriture littéraire peut-on observer lors de leurs activités au Y ?

Nous ne sommes pas tant préoccupés par les produits que par les processus. Cela change régulièrement et de façon merveilleuse dès que les étudiant-e-s en littérature entrent en jeu. Au fil des ans, des séries entières de livres sont nées des cours de Y, souvent en échange avec la communication visuelle. Il s'agit notamment des volumes image-texte du cours-projet «VOMZUM», qui est supervisé, du côté de la littérature, par Francesco Micieli¹. Le cours «Rho und Riso» (avec Bettina Wohlfender²) développe la production successive d'une série expérimentale de livrets avec images et textes dans l'atelier d'impression de la HKB.

Y a-t-il des étudiant-e-s qui ont même changé d'orientation à la suite de leurs activités à l'Institut Y et qui se concentrent moins ou plus du tout sur l'écriture littéraire ? A l'inverse, y a-t-il des étudiant-e-s d'autres arts qui sont plus porté-e-s vers l'écriture littéraire ?

Oui, les deux se sont déjà produits. Au Y, en plus du programme de Bachelor, nous avons également notre propre programme de Master en Contemporary arts practice (CAP). Il s'adresse principalement aux artistes dont la pratique navigue

entre le texte, l'image, le son et le corps. Il n'est pas rare qu'une personne s'inscrive avec un projet d'arts visuels mais obtienne son diplôme avec un texte littéraire, et inversement.

Quel rôle peuvent jouer les étudiant-e-s en écriture littéraire pour celles et ceux des autres filières d'études ? Existe-t-il une collaboration entre les étudiant-e-s des différentes disciplines qui se développe au cours de leurs études et se poursuit après l'obtention du diplôme ? Sous quelles formes ?

Là où le texte littéraire n'est pas d'abord compris comme œuvre autonome, mais plutôt comme une production pour un champ culturel, les collaborations surgissent quasi naturellement. Le texte littéraire en tant que composante de pièces radiophoniques, de pièces de théâtre ou d'installations artistiques dépend des contacts sociaux qui découlent souvent des études à la HKB. Il me semble que cela s'applique également au champ littéraire dans son ensemble qui fait progressivement ses adieux aux formats classiques – le livre et la lecture – et s'oriente vers des formats hybrides.

Est-ce que les étudiant-es en écriture littéraire ne considèrent pas toujours majoritairement la publication d'un livre comme le couronnement de leur trajectoire ?

Je peux très bien comprendre cela, je suis moi-même un grand amateur de livres. Mais il me semble que de nouvelles niches s'ouvrent de plus en plus en marge du marché littéraire : la performance textuelle, la littérature numérique et collective, la recherche littéraire, etc. Si ces possibilités (relativement) nouvelles se reflètent également dans l'enseignement, cela constituera certainement un avantage pour les étudiant-e-s.

Propos recueillis par Daniel Rothenbühler

« Là où le texte littéraire n'est pas d'abord compris comme œuvre autonome, mais plutôt comme une production pour un champ culturel, les collaborations surgissent quasi naturellement. Il me semble que cela s'applique également au champ littéraire dans son ensemble qui fait progressivement ses adieux aux formats classiques – le livre et la lecture – et s'oriente vers des formats hybrides. »

¹ Francesco Micieli, auteur germanophone d'origine et nationalité italienne a enseigné longtemps à la fois à la HKB et à l'École d'Art Visuel de Bienne. Il a publié de nombreux récits, romans, pièces de théâtre, livrets d'opéra et essais. Traduction française : *Je sais juste que mon père a de grosses mains – Le rire du mouton – Mon voyage en Italie*, trad. Christian Viredaz, Editions d'en bas, 2013.

² Bettina Wohlfender, autrice et poétesse germanophone vivant à La Chaux-de-Fonds, a travaillé de 2017 à 2021 comme assistante à l'ILS dans l'enseignement, la recherche et l'administration. Elle est désormais chargée de cours à la HKB, active à l'ILS et à l'Institut Y. Son premier roman, *Das Observatorium*, a été publié en 2014.

Association de soutien à l'Institut littéraire suisse /
Verein zur Unterstützung des Schweizerischen Literaturinstituts

{Forum Rockhall}

Le projet d'une Association de soutien à l'Institut littéraire suisse et à ses étudiant-e-s a été lancé en 2016. Dix ans s'étaient écoulés depuis la fondation de l'Institut, et nous nous étions rendu-e-s compte que l'école avait certes acquis une grande renommée en Suisse et à l'étranger, mais qu'il fallait solliciter plus de finances de donateur-ice-s individuel-le-s et publiques pour soutenir sa présence et celle de ses étudiant-e-s dans la vie culturelle suisse. Après la phase de constitution, la nouvelle association – bilingue comme l'institut – a commencé ses activités sous le nom de {Forum Rockhall}.

D'où vient le nom ?

L'Association s'appelle {Forum Rockhall} parce que l'Institut littéraire suisse se trouve dans l'une des deux villas du Palais Rockhall, bâti entre 1692 et 1694 à proximité immédiate de la ville de Bienne de l'époque, dans les rochers du Jura. A gauche et à droite du palais, deux villas se font face depuis 1900. Aujourd'hui, le Palais Rockhall abrite la direction du département Technique et Informatique (TI) de la Haute école spécialisée bernoise, la Villa Rockhall III est le siège de l'Office de l'état civil du Seeland, et la Villa Rockhall IV abrite l'Institut.

Les activités du {Forum Rockhall} se concentrent jusqu'ici aux manifestations STEINER d'une part, en collaboration avec des institutions biennoises, et aux « Lectures-Rockhall-Lesungen » d'autre part, en collaboration avec le Lyceum Club International de Suisse et ses différents sections locales.

Les manifestations STEINER

Ces manifestations s'appellent STEINER en souvenir de Jörg Steiner (1930-2013), le plus grand auteur biennois du

XX^e siècle après Robert Walser. Il s'agit de faire le lien entre les étudiant-e-s de l'Institut et cet auteur important, un peu trop vite oublié après sa mort (comme à son époque Robert Walser).

Pour la première manifestation, les 19 et 20 janvier 2018, le {Forum Rockhall} a sollicité un cours à l'Institut consacré à la littérature sur carte postale, genre chéri de Jörg Steiner. Ces travaux ont été présentés lors d'un événement côtoyant trois manifestations menées par trois écrivain-e-s ami-e-s du défunt, en référence aux trois livres les plus connus de Steiner : Ruth Schweikert avec *Un couteau dans l'herbe* (Denoël, 1972), Peter

Bichsel avec *Le collègue* (Zoé, 1996) et Dorothee Elmiger avec *Wer tanzt schon zu Musik von Schostakowitsch* (« Mais qui veut bien danser sur la musique de Chostakovitch », non traduit en français, Suhrkamp, 2000).

La deuxième manifestation STEINER a eu lieu les 14 et 15 janvier 2021 – après deux renvois causés par le covid –, autour des livres pour enfants que Jörg Steiner a publié avec l'artiste Jörg Müller : *Un ours, je suis pourtant un ours!* (1976), *L'Île aux lapins* (1978, 1999 et 2005), *Les Deux Îles* (1981), *L'Homme de la fosse aux ours* (1988) et *Les Nouveaux Musiciens de Brême* (1990). Le {Forum Rockhall} a sollicité

pour le semestre d'hiver 2020/21 un cours à l'Institut littéraire suisse consacré aux livres pour enfants dans les deux langues, dirigé en français par Sylvie Neeman, en allemand par Regina Dürig.

Lors des manifestations STEINER, ces deux autrices de livres pour enfants et expertes en la matière ont animé, avec les étudiant-e-s de leur cours, des ateliers pour enfants dans chaque langue. La manifestation de clôture a permis la présentation des textes issus des deux cours à l'institut et des deux ateliers pour enfants.



Ateliers et manifestation de clôture étaient précédés de l'ouverture de l'exposition «Jörg Müller – originaux des illustrations dans les livres pour enfants avec Jörg Steiner», d'une table ronde consacrée au livres pour enfants en général, ainsi que de la projection du film *Peles Bruder* (1972) de Mario Cortesi, d'après le livre de Jörg Steiner/Werner Maurer *Pele sein Bruder* (1972).

Le programme «Lectures-Rockhall-Lesungen»

En collaboration avec Le Lyceum Club International de Suisse, le {Forum Rockhall} a lancé en 2019 un concours annuel pour choisir trois textes d'étudiant·e·s de deuxième et troisième année à l'Institut pour trois lectures publiques, deux en allemand et une en français, dans différentes villes suisses. Les trois étudiant·e·s peuvent chacun·e choisir un·e écrivain·e de renom pour les accompagner lors de leur lecture et reçoivent CHF 600.- pour alléger leurs frais d'études. Cette rémunération est possible grâce au généreux soutien financier de la part du Lyceum Club International de Suisse.

A cause du covid, seulement cinq des huit manifestations prévues dans ce programme ont pu avoir lieu jusqu'ici :

- Aleks Sekanić, accompagnée de Melinda Nadj Abonji, à la librairie Bostryche à Bienne, le 28 mars 2019, avec le texte «Wo du hingehörst» («Où est ta place»),
- Nora Brägger, accompagnée de Jens Steiner, à la librairie zur Rose à Saint-Gall, le 30 octobre 2019, avec le texte «Muttermal» («Tache de naissance»),
- Sarah Marie, accompagnée de Mélanie Chappuis, au Café Slatkine à Genève, le 3 décembre 2019, avec le texte «La fillette et le train»,
- Nora Osayuki Osagiobare, accompagnée de Peter Stamm, à la librairie Haupt à Berne, le 24 février 2020, avec le texte «Weiss ist keine Farbe» («Le blanc n'est pas une couleur»),

– Tristan Schenker, accompagné de de Joseph Incardona, à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, le 25 novembre 2021, avec le texte «Comme une trainée de chair».

Cette année, les «Lectures-Rockhall-Lesungen» se poursuivent avec :

- Michal Steinemann, accompagnée de Ivna Žic, à la librairie Stocker à Lucerne, le 23 mars, avec le texte «Heliophilia»,
- Giulietta Mottini, accompagnée de Marina Skalova à Lausanne, à une date et un lieu à déterminer, avec le texte «Comme une trainée de poudre»,
- Mascha Unterlehberg, accompagnée de Ariane von Graffenried à Bâle, à une date et un lieu à déterminer, avec le texte «Die Aufgeknackten» («Les félés»).

Lors du concours 2022, un texte en français et un autre en allemand seront encore choisis pour une manifestation à Neuchâtel (F) et une autre à Bienne (D).

Le programme aura ainsi fait le tour des Lyceum Club partenaires. Il se terminera lors du congrès annuel du Lyceum Club International de Suisse à Lugano, en avril 2023, avec Sara Di Addezio, diplômée de l'institut, accompagnée d'un·e écrivain·e italophone de son choix.

Devenir membre

Peuvent devenir membres du {Forum Rockhall} toutes les personnes et organisations qui cherchent à contribuer à un plus grand rayonnement de l'Institut littéraire suisse, en Suisse et au-delà, et s'acquittent des cotisations en vigueur.

info@forumrockhall.ch
www.forumrockhall.ch

Membre simple : CHF 50.- par an
Membre donateur : CHF 100.- et plus par an
Etudiant·e·s : CHF 30.- par an

CCP no 89-624177-5
IBAN CH57 0900 0000 8962 4177 5

Forum Rockhall
c/o Daniel Rothenbühler
1004 Lausanne

Textes

Le Persil publie cinq des textes choisis lors du concours des « Lectures-Rockhall-Lesungen » déjà lus en public. Deux de ces textes sont traduits de l'allemand, trois sont légèrement abrégés avec l'accord de leurs autrices.

Aleks Sekanić, « Où est ta place »

Giulietta Mottini, « Trainée de poussière »

Nora Osayuki Osagiobare, « Le blanc n'est pas une couleur »

Sarah Marie, « La fillette et le train »

Tristan Schenker, « Comme une trainée de chair »



Aleks Sekanić

Où est ta place

1 Cerises.

Quand ma cousine a vu le chat dans la rue et qu'elle a couru et trébuché dans les escaliers en sortant du jardin, j'ai senti le goût du métal sur ma langue, et pourtant ce n'était pas moi qui avais le genou égratigné.

Je n'ai jamais été celle qui avait un quoi que ce soit d'égratigné.

J'ai toujours été celle qui pleurait parce que j'avais peur du puits, j'étais celle qui tremblait parce que quelqu'un avait été bruyant, même si ce quelqu'un n'avait pas été bruyant avec moi. J'étais toujours la première à m'endormir, avant tout le monde, avant même les poules, comme disait ma grand-mère, j'étais toujours celle qui ne mangeait que la mie, le dedans du pain, celle qui ne trébuchait et ne tombait jamais parce qu'au maximum elle marchait un peu plus vite, mais ne courait jamais.

Ma cousine a crié.

Du sang, du sang, du sang.

Elle a crié, elle a hurlé, je me suis approchée en titubant, plus circonspecte que jamais, en montant les escaliers et en entrant dans la maison. Ma grand-mère était seule avec nous, elle n'avait que du schnaps à déverser sur le genou rouge de ma cousine, ce qui la faisait crier plus fort, parce que le sang ressemblait à plus de sang encore et parce que le schnaps brûlait.

Le schnaps sentait aussi : comme l'oncle et comme le grand-père d'en face.

Ma grand-mère a écarté les longs cheveux du visage de ma cousine et a dit c'est tout de suite fini, c'est tout de suite fini et à moi elle a dit, peux-tu me trouver un sparadrap.

Ma cousine a respiré rapidement entre deux sanglots.

J'ai toujours été celle qui préférait s'asseoir seule à table avec les grands, même si je ne comprenais rien à la conversation, je ne disais jamais rien, je ne posais jamais de question, je n'essayais pas de me mettre sur les genoux de quiconque comme le faisaient parfois les autres enfants, je n'étais en revanche jamais celle qui assistait au spectacle de l'abattage, car j'étais alors celle qui grimpait dans le cerisier derrière la maison et mettait ses mains sur ses oreilles et refusait de descendre. Alors rien n'y faisait, ni la promesse d'un bâton de glace à la fraise, ni celle des bananes au chocolat, ni la voix douce d'une grand-mère qui disait allez, allez, tu vas

prendre froid dans le vent là-haut, ou viens, on va aller chez les voisins jusqu'à ce que ce soit fini. Quiconque essayait de grimper sur l'arbre n'arrivait à rien non plus parce que j'étais la plus petite, la plus jeune et que j'avais les branches de mon côté.

Putain de merde, jurait tôt ou tard mon oncle et chrachait par terre, c'est pas possible.

Laisse tomber, disait toujours ma mère et regardait en haut vers moi, je regardais en bas vers elle, son regard à travers les feuilles et les branches était fixe et impénétrable.

Le visage et les mains de ma mère sentaient toujours la fumée de cigarettes et la crème Nivea.

Ton enfant, disait mon oncle.

Ma mère ne disait rien, mais regardait son frère jusqu'à ce qu'il continue à parler, la fumée de la cigarette vacillait tranquillement près du visage de ma mère.

Ton enfant est aussi têtue que tu l'étais à l'époque, et que Tito veille sur nous, si plus tard elle est aussi têtue que toi, que Tito béni veille sur nous.

Ma mère levait un sourcil et disait, mon enfant, pas le tien.

C'était la fin de la conversation.

Le cerisier sentait l'écorce et le vent, surtout plus haut, les fruits, eux, étaient petits et durs et rouges clairs, pas une belle couleur.

C'est parce que, comme l'a dit un jour ma cousine, cet arbre est loin de tous les autres arbres, ici, derrière la maison, près du poulailler.

Tout seul.

Elle aimait accrocher des cerises à ses oreilles.

De temps en temps, je jetais quelques cerises aux poules, elles ne les mangeaient jamais.

Depuis presque tout en haut, je pouvais voir dans le grenier des voisins à travers leur fenêtre ronde poussiéreuse. Mais là il n'y avait rien d'autre que de vieux meubles.

Le chat vers lequel ma cousine avait couru appartenait à ces voisins, même s'ils ne voulaient pas l'admettre. Leur fils l'avait attiré avec du lait, une fois, vraiment une seule fois, c'était tout ce qu'il avait dû faire, et depuis lors, le chat ne vivait pas nécessairement avec eux dans la maison, mais assez près, assez près pour que la grand-mère du voisin trouve des raisons de le gronder et pour que le grand-père

jette sans enthousiasme quelques pierres sur l'animal plusieurs fois par jour. Cela ne semblait pas impressionner le chat, car le grand-père lançait les pierres de telle sorte qu'elles ne le touchaient jamais mais tombaient seulement à côté de lui dans l'herbe, ce qui amenait le chat à interrompre sa toilette et brièvement regarder la pierre, puis le grand-père, comme pour demander s'il était vraiment obligé de faire ça. Comme le chat occupait la propriété des voisins et non la nôtre, mon cousin et moi pouvions nous lier d'amitié avec lui lorsqu'il se promenait le long de la clôture du jardin et se laissait caresser.

Ma cousine respirait plus calmement maintenant, les larmes coulaient en silence sur son visage, ma grand-mère pressant des mouchoirs sur son genou.

Je crois que nous n'avons plus de sparadraps, j'ai dit. Je n'en ai pas trouvé.

Ça va aller, a murmuré ma cousine en essuyant les larmes de son visage.

Elle était la plus âgée de nous deux.

Je l'ai accompagnée pour aller au robinet dehors où elle s'est rincé la jambe pour la nettoyer du sang sec devenu rouge foncé et du schnaps, elle tremblait encore un peu, mais c'était plutôt dû aux pleurs. Je connaissais bien ça, ce tremblement après les pleurs. Mais sur ma cousine, cela semblait être l'habit de quelqu'un d'autre.

2 Pommes.

Quand nous n'avions pas grand-chose à faire, nous étions souvent assis dans le jardin, et nous n'avions souvent pas grand-chose à faire, nous étions assis pendant des journées d'été entières dans le petit jardin, car la journée, le grand appartenait aux poules, mais même celles-ci gloussaient la plupart du temps près de la clôture.

Mon oncle faisait des mots croisés, un cure-dent à la bouche et une bière près de lui. Celle avec le cerf sur le devant.

J'ai coupé des pommes.

De temps à autre j'allais dans la maison et changeais la bouteille vide contre une bouteille pleine du réfrigérateur, prenant parfois pour moi du lait au chocolat ou du jus de raisin.

J'aimais graver des formes dans la peau des pommes avec le couteau dentelé. Des lignes en zigzag comme à la machine à coudre, des carrés comme sur la nappe, des vagues comme sur la jupe de ma mère. Je ne les ai jamais épluchées, et je ne les ai pas mangées non plus. La lame s'approchait de mon pouce et de mon index, très près, ce qui agaçait mon oncle, il disait qu'il ne pouvait pas me regarder faire, et il le faisait quand même.

Le jus est sorti des entailles et a coulé sur mes doigts.

Je me suis lavé les mains au robinet près du puits, où ma grand-mère coupait les légumes pour le repas de midi, où ma mère et moi nous nous brossions les dents le soir, où nous refroidissions les pastèques en ouvrant le robinet juste assez pour créer un petit ruissellement qui se brisait en fins filets sur la peau vert foncé du melon.

J'ai formé une cuvette avec mes mains et j'ai jeté l'eau contre le mur blanc de la maison devant le robinet, en regardant les taches et comment elles devenaient plus claires au soleil.

C'était calme dans le jardin les après-midis chauds, très calme.

Mon oncle a crié mon nom.

N'as-tu, m'a-t-il demandé-il, n'as-tu vraiment rien de mieux à faire que de ruiner ma façade.

Mais tu ne vis même pas ici, je lui ai répondu.

J'ai déjà vécu ici quand il n'y avait ni toi ni ta mère.

Il a jeté le stylo sur le journal et s'est levé, a fait quelques pas vers la rue, puis quelques pas vers la grange.

J'ai fermé le robinet.

Mon oncle s'est appuyé contre la clôture qui divisait notre propriété en deux jardins. Les yeux rivés au sol, il a scruté les poules, non pas pour leur nombre ou leur état, mais pour leur comportement et leurs allées et venues.

Nous avions trois pommiers, dont deux se trouvaient près de notre maison, et tous deux donnaient des pommes petites et acides qui tombaient sur le sol avec fracas. A chaque fois, ma grand-mère levait les yeux, regardait l'endroit où la pomme était tombée et disait : heureusement que personne n'était dessous.

Ma mère disait : ce n'est qu'une question de temps.

Le troisième pommier se trouvait au-dessus de l'endroit où mon oncle garait sa voiture, car c'était le seul arbre qui donnait vraiment de l'ombre dans le grand jardin, et cette ombre était réservée principalement à la voiture, et aussi un peu aux poules. Parfois, les pommes tombaient sur le toit bleu, d'un bruit sourd, assez fort pour qu'on puisse l'entendre, et alors mon oncle maudissait la pomme, l'arbre, la nature en personne.

Très tendre et gras, c'est ainsi que j'imaginai le son de ces pommes frappant l'herbe. Quand j'ai dit ça à ma cousine, elle a dit : Elles ne font aucun bruit sur le sol puisqu'il n'y a personne pour les voir tomber.

J'avais une préférence pour les pommes vertes.

Je suis retournée à table, les entailles sur la peau de la pomme avaient déjà brunis, j'ai fait un carré dedans et me suis mise à trancher la chair dure.

Où ta mère a-t-elle mis la boîte, a demandé mon oncle.

Dis-moi.

Je ne sais pas, j'ai crié et je ne savais vraiment pas, le seul endroit que je connaissais était le sac à main de ma mère.

Mon oncle a craché par terre, a déplacé sa chemise d'un brusque mouvement d'un côté, puis de l'autre, une poule l'a aperçu près de la clôture et a sauté vers lui en gloussant, pleine d'espoir.

Par Tito, personne dans cette famille n'a la moindre idée de quoi que ce soit ? Pourquoi ne t'achètes-tu pas tout simplement tes propres cigarettes ?

Je ne fume pas.

Ah bon.

Mon oncle a regardé la poule en face de lui.

J'ai jeté un morceau de pomme par-dessus la clôture vers cette poule, elle a sauté et les autres poules sont apparues venant de je ne sais où et se sont toutes précipitées le long de la clôture. Tu pourrais te rendre utile et leur donner du maïs, a dit mon oncle.

Lui-même arpentait les deux jardins avec régularité et ramassait les pommes, les empilait, en marmonnant, en maudissant les nouvelles, l'Etat, l'herbe qui pousse trop vite les semaines pluvieuses.

Une pyramide de pommes par jour.

Ma grand-mère les emportait, vers les cochons ou vers les tas de légumes morts à côté des plates-bandes. C'était l'une des rares tâches vas-y-et-fais-ce-que-je-te-dis que ma cousine et moi n'étions pas autorisées à faire, même si j'aurais bien aimé le faire, j'aimais bien me rendre utile, mais le potager était entouré d'herbes hautes qui elles-mêmes bordaient la forêt, et les serpents étaient quelque chose dont la plupart d'entre nous avaient peur.

Grand-mère les a déjà nourries, j'ai dit.

Mon oncle a marmonné quelque chose et a fourgué quelques piécettes sur la table.

De temps en temps, il y déposait aussi les pommes qu'il avait ramassées.

Les jours de grande chaleur, il changeait plusieurs fois de place pour garer sa voiture.

Pourquoi n'irais-tu pas vite au magasin, il a dit en faisant un signe de tête vers les piécettes, cela devrait suffire, tu sais lesquelles, n'est-ce pas ? Les plus forts, oui.

Mon oncle, comme d'habitude, fumerait une cigarette ou peut-être deux, puis, avant de rentrer chez lui, mettrait le reste dans la main de ma mère. Ou dans la mienne. Laisser le paquet sur la table n'était pas une option.

J'ai compté. Les piécettes, recouvertes d'une couche de graisse, reposaient bien entre mes doigts collants. C'était la somme exacte.

3 Prunes.

Nous, cela voulait souvent dire : ma mère et moi.

Nous devrions encore aller au cimetière aujourd'hui.

Nous devrions encore aller chez les voisins.

Ou : Nous allons vite chercher des prunes, ce qui voulait toujours dire : moi, j'allais chercher le panier et ma mère montait vite à la maison, après nous nous retrouvions à la clôture et nous partions. Dès que nous étions plus près de la maison des voisins que de la nôtre, ma mère jetait un regard en arrière et sortait la boîte de Marlboro rouge et blanche de la ceinture de sa jupe.

Le briquet était dans le panier.

Ma mère fumait, un peu goulûment au début, puis toute détendue.

Je faisais le guet.

Nous prenions notre temps.

Pour arriver aux prunes, nous devions pénétrer plus loin dans le village, passer devant le grand puits et ressortir le long de la forêt. Là il y avait les champs, là il y avait les arbres.

Personne ne nous attendait.

Ce qu'il y avait d'autre dans le panier : des pots de yaourt à moitié vides, des morceaux de pain, des os de poulet. Ceux-là, j'étais autorisée à les donner aux chats sur la route vers les champs, car les chats qui vivaient ici n'étaient à personne, et surtout pas à nous.

Et c'est ce qu'ils devaient continuer à être, me disait à chaque fois le regard de ma mère. Les animaux, maigres et miaulant, venaient vers moi quand je me mettais à genoux, se taisaient dès qu'ils comprenaient que j'avais vraiment quelque chose à leur donner à manger, et commençaient à faire des petits bruits en mâchant, essayant de prendre de grandes bouchées, essayant d'avoir, sinon tout, du moins le plus possible d'un coup, ils avalaient de travers, même s'il n'y avait pas d'autres chats pour leur disputer la nourriture. Si un autre chat arrivait de quelque part, ils tendaient leurs muscles et mâchaient et grognaient en même temps, je trouvais ça super. Certains s'enfuyaient avec de la nourriture dans la bouche comme des voleurs, d'autres frôlaient mes jambes, ronronnaient et me laissaient caresser leur tête. Très peu d'entre eux me laissaient les prendre dans les bras.

Nous vivions dans la maison avec grand-mère.

Elle n'aimait pas les chats, elle aimait rarement les animaux en général, et si elle les aimait, ce n'était certainement pas ceux qui n'apportaient que des carcasses de souris et des puces.

J'aimais les animaux, surtout les chats, leurs crânes osseux, les bruits qu'ils faisaient quand ils voyaient des oiseaux, les dents minuscules entre les grosses dents pointues dans les coins. Pour les voir, il fallait tenir leur tête et remonter un

peu la lèvre sous leur nez avec le pouce, alors ils fermaient les yeux et mettaient leurs oreilles sur le côté.

Les chats, je croyais, ne pouvaient pas respirer par la bouche.

Les chats, croyait ma grand-mère, transmettaient des rhumes et des maladies du sang, même s'ils ne vous griffaient pas ou ne vous mordaient pas ; ils étaient également responsables de l'eczéma sur mes mains et des marques rouges sur le front de ma cousine.

Ma mère ne croyait ni l'un ni l'autre, et pourtant elle ne me permettait pas de faire d'un chat mon chat.

Aller chercher des prunes signifiait pour nous : j'observais un chat poussiéreux en train de manger, ma mère se tenait à côté et fumait.

Je rassemblais de la nourriture pour les chats dans le panier pendant plusieurs jours, grand-mère faisait semblant de ne pas le voir, tout comme elle faisait semblant de ne pas voir les chats qui passaient devant notre maison. Ma mère avait le même regard pour les chats que pour ce qu'elle voyait à la télévision : son visage était alors toujours un peu en pause, sauf parfois quand il s'agissait d'un chat particulièrement mince et petit, alors seulement elle lui souriait.

Fais attention.

Je me suis retournée vers ma mère, la fumée montait vers le ciel, le long de son visage. Elle a fait un signe de tête en direction du chat tigré qui mâchait un morceau de pain à mes pieds, confirmant l'âge de celui-ci par un léger bruit d'étranglement.

Qu'est-ce qu'il y a, j'ai demandé.

Sur le cou, a dit ma mère, et a regardé en arrière vers la maison. Ma mère aimait fumer, mais pas toujours et surtout pas partout.

Le chat avait des croûtes de sang sur sa mâchoire et une blessure à l'oreille, j'ai passé le bout de mes doigts autour de la chair ouverte, il tressaillait légèrement.

Fais attention, tu veux ?

Je savais que maman voulait poursuivre notre chemin, aller dans les bois et vers les prunes, nous n'avions pas encore passé la maison des voisins, c'est-à-dire nous étions encore tout près de la nôtre, c'est-à-dire que si ma grand-mère était sortie dans la rue pour une raison quelconque, elle nous aurait vues, et ma mère ne voulait pas être vue en train de fumer, pas par sa propre mère.

Ma grand-mère savait, bien sûr, que ma mère fumait.

Et pourtant.

On y va, j'ai demandé, ma mère a hoché la tête et a jeté le mégot de la première cigarette par terre, je l'ai écrasé avec ma chaussure, le chat s'est pressé contre ma jambe. Mes jambes étaient déjà endormies et peu désireuses de se réveiller, ma mère a allumé la cigarette suivante. Ma mère fumait chez les voisins, en fonction de qui était là. Quand on allait au cimetière, ma mère ne fumait pas.

Là-haut dans le cimetière gisait son père.

J'ai pris le panier dans une main et la main de ma mère dans l'autre, sa longue jupe vert foncé près de mon oreille bruissait comme le vent tout en haut de l'arbre. Après quelques pas, j'ai regardé en arrière, je voulais voir ce que faisait maintenant le chat tigré : il était assis là, nous regardait attentivement, la bouche ouverte, et j'avais l'impression de voir son petit cœur battre sous ses côtes.

Ma mère a aussi jeté un regard en arrière.

Gare à toi, s'il nous suit à la maison.

>>> **Aleks Sekanić** est entrée à l'Institut littéraire suisse en 2017 et a obtenu le Bachelor en Ecriture littéraire en 2020. Son texte « Wo du hingehörst » (« Où est ta place ») a été choisi pour le programme des « Lectures-Rockhall-Lesungen » de 2019. Il a été lu en compagnie de Melinda Nadj Abonji à la librairie Bost-ryche à Bienne le 28 mars 2019, ainsi qu'au Lyceum Club de Berne le 17 octobre 2019, en compagnie de Laura Egger. La version ci-dessus, légèrement abrégée pour les besoins du *Persil*, a été traduit de l'allemand par Daniel Rothenbühler.

Giulietta Mottini

Trainée de poussière

Je sais
j'ai tout gâché

un soir
je suis allée la voir
et depuis je ne parviens pas à retrouver ce qui m'était le plus cher

Black Tar
on la surnomme

Lui m'en avait parlé
il avait dit :
avec elle tout s'envole

tu verras
ta peur au fond du ventre
ton souffle bloqué au milieu de la gorge
tout ça disparaîtra

ce soir
il faisait déjà nuit quand on a traversé la ville

Lui savait où aller

il a pris ma main
m'a guidée jusqu'à sa porte

on a toqué
elle a ouvert

quand elle m'a vue
elle a souri
il m'a parlé de toi, elle a dit

elle a fait un pas en avant
a déposé une main sur mon épaule
l'a laissée descendre le long de mon bras

je n'ai pas bougé

Black Tar, elle a dit en me regardant

entre eux c'était brûlant
on sentait qu'ils se fréquentaient
il m'avait raconté qu'ils étaient comme reliés par un fil
s'il s'éloignait trop d'elle
le fil la ramenait d'un coup sec

on est entrés
elle a claqué la porte
puis elle a souri à nouveau

ils se sont dirigés à toute vitesse vers l'escalier
j'avais lentement
de dos, elle m'a dit : tu n'es pas obligée de venir

je viens, j'ai répondu
ils ont souri

quand j'ai atteint leur niveau
il a passé une main dans mon dos
m'a rapprochée de lui
et m'a embrassée en susurrant : tu ne le regretteras pas

je ne savais pas

si, je savais
mais je ne pensais pas
je ne pensais pas qu'il suffisait d'un soir

je les ai suivis jusqu'à l'étage
ils marchaient collés l'un à l'autre
quand en s'appuyant contre le cadre d'une porte
elle a dit : c'est ici

lorsque je suis entrée dans la pièce
Lui s'était déjà couché sur un matelas à même le sol et avait ôté son t-shirt

elle a claqué la porte
a pris ma main et m'a allongée à ses côtés

ne fais pas attention au matelas, elle a dit
j'ai regardé
il y avait des tâches
de sang je crois
des déchirures
j'ai dit regarde pas!
j'ai arrêté

viens là, il a dit
j'ai posé la tête contre son torse
il a passé une main sur mon ventre
détends-toi

j'ai inspiré profondément
puis j'ai senti qu'elle se rapprochait
jusqu'à se mettre en cuillère derrière moi
de par son visage elle a frôlé ma nuque
a posé une main sur ma hanche et m'a murmuré à l'oreille :
j'ai tellement attendu ce moment
j'ai senti sa main glisser le long de ma cuisse
remonter sur mes fesses
j'ai pressé mon bassin contre le sien
elle m'a caressée un peu plus fort

m'a claquée

mon bassin s'est enfoncé dans le sien
c'était brûlant
je sentais tout mon corps se réchauffer
comme si on y versait un doux liquide qui coulait dans mes veines
rejoignait chacun de mes membres
j'ai glissé une main le long de ses fesses
les ai serrées dans ma paume

je l'ai regardé Lui
étendu en face de moi
qui nous observait
j'ai posé une main sur sa taille
l'ai fait remonter dans son dos

je l'ai attiré à moi

il s'est légèrement redressé
a empoigné l'un de mes seins
j'ai poussé un râle
ma poitrine s'est cambrée
elle venait de glisser un doigt en moi

il s'est enfoncé dans mon cou
il a mordu
fort
comme s'il voulait me manger
j'ai hurlé
il a continué
je l'ai repoussé

il en est tombé du lit

je me suis alors tournée vers elle
elle a embrassé mon ventre
est remontée jusqu'à mon cou
a baisé les morsures
léché le sang
elle est redescendue sur ma poitrine
a sucé mes tétons
le haut de mon corps s'est remis à onduler
j'ai voulu qu'elle lèche mon sexe
encore
elle s'est exécutée
je gémissais à nouveau
toujours plus fort
puis je l'ai aperçu du coin de l'œil
Lui
il était derrière elle
peinait à se relever
il a mis une main sur sa hanche gauche
s'y est accroché
l'autre sur sa hanche droite
il s'est redressé
est entré en elle d'un coup de rein
d'un deuxième
elle gémissait
il a accéléré
petit à petit ils ne formaient qu'un seul être
leurs cris se sont transformés en des hurlements
j'ai continué à les regarder d'un œil mi-clos
j'apercevais leurs deux têtes
et tous leurs membres qui gesticulaient
mon corps à moi me semblait être de plus en plus lourd
il s'enfonçait dans le matelas comme prêt à s'y incruster
je l'ai vue ouvrir la gueule
prête à le recevoir

j'ai entendu encore un bruit sourd
étouffé
puis je me suis endormie

de retour chez moi
la même crisait
je l'ai prise dans mes bras
j'ai dit : tu n'imagines pas ce que maman vient de vivre
j'ai déposé un baiser sur son front

on a frappé à la porte
j'ai reposé la tête et suis allée ouvrir

Black Tar
plus envoûtante encore qu'au moment où je l'avais quittée

elle s'est avancée
d'une main je l'ai arrêtée
qu'est-ce que tu fais là ? j'ai dit
je ne veux pas qu'on se revoie
elle a ri
j'ai claqué la porte

Black Tar est revenue le lendemain
 le surlendemain
 je la voyais partout
 sur le chemin du travail elle apparaissait
 tu vas bien? elle me demandait
 sur une échelle de 1 à 10, tu dirais que je te manque à combien?
 je répondais pas
 je pensais: j'ai jamais voulu m'engager

et puis un jour
 avant même de m'en rendre compte
 je me suis retrouvée chez elle

elle m'a dit: je savais que tu reviendrais

je me suis précipitée dans ses bras
 on s'est embrassées sans se détacher l'une de l'autre
 on est montées à l'étage
 elle m'a poussée sur le matelas
 m'a regardée me déshabiller

tu es belle, elle m'a dit
 il ne doit pas savoir, j'ai répondu
 tout finit par se savoir
 j'ai répété: promets le moi
 elle m'a embrassée
 j'ai compris qu'elle voulait me faire taire
 j'ai arrêté de penser à lui et à ce qu'il dirait s'il l'apprenait
 j'avais juré que ça serait qu'une fois
 pour essayer
 vivre quelque chose de spécial
 d'intense
 une fois
 oublier
 les factures
 le boulot
 la même sans papa

avant d'aller chez elle, j'avais juré
 crache, il avait dit

elle a craché sur ses doigts
 a caressé mon sexe
 elle a dit: t'es marrante en fait

on a frappé à la porte
 j'ai pas bougé
 une seconde fois
 la porte s'est ouverte
 un homme est entré
 la pièce était peu éclairée
 il n'y avait qu'une petite lampe au bout du matelas
 les rideaux étaient fermés

je ne l'ai pas tout de suite reconnu
 Lui s'est précipité sur elle
 l'a violemment écartée de moi
 qu'est-ce que je t'avais dit? il a crié
 je l'ai regardé
 j'étais trop apaisée pour me mettre en colère
 je me suis mise sur le flanc
 ai tendu les lèvres
 il est resté à distance
 viens, j'ai dit en l'attirant vers le lit

tu comprends pas? il a dit en l'indiquant
 tu comprends pas qu'elle va plus te lâcher?

je l'ai regardée du coin de l'œil
 elle était recroquevillée

tu en voudras aussi? j'ai demandé
 Dust, il m'a dit
 il faut que tu fuies

je me suis jamais sentie aussi vivante, j'ai répondu

quand j'étais avec elle
 plus rien n'était grave

elle insufflait du bonheur dans mon corps

à chaque fois que j'allais chez elle
 je sentais mon cœur accélérer
 cinq cent mètres
 quatre cent mètres
 trois cent

je la devinais à la fenêtre
 ou alors sur le lit
 je savais qu'elle m'attendait

au travail
 elles ont pas tout de suite remarqué

enfoncée dans ma chaise
 je saisissais les articles sur le tapis
 levais le menton quand il fallait
 souriais autant que nécessaire
 aussi peu que possible

mes collègues disaient:
 dans l'équipe
 y'en a toujours une qui tire la gueule
 t'as la boute-en-train et celle qui tire la gueule
 souvent la deuxième fait pas long feu
 elle s'épuise de s'épuiser

la boute-en-train m'avait demandé : tu voulais faire quoi dans la vie ?
 je voulais être funambule
 funambule !
 elle a ri
 j'ai rectifié : je veux être funambule
 elle a ri de plus belle

la môme venait d'entrer à l'école
 elle avait de la facilité
 à calculer à lire aussi
 ma môme
 c'était la reine des classes
 par contre, disait la maîtresse
 elle a de la peine à se concentrer
 elle a l'air fatiguée
 parfois elle pique des crises en pleine après-midi
 la vie c'est fatigant, je confirmais
 puis je reprenais ma môme et la couvrais de bisous

regarde ce que je t'ai rapporté du travail
 un paquet de bonbons
 rien que pour toi
 c'est tes préférés pas vrai ?
 elle a fait non de la tête
 comment ça non ?
 à l'école on a appris que c'était pas sain
 c'est quoi cette histoire ? faut pas croire tout ce qu'on te dit à l'école

on a frappé à la porte
 c'était Lui
 avec elle

depuis la dernière fois
 il avait changé d'avis
 il avait réalisé que j'étais déjà complètement accro
 et que c'était pas Lui qui pourrait m'en détacher

elle se tenait derrière lui
 presque cachée
 les mains dans les poches

va dans ta chambre, j'ai dit à la petite
 et surtout n'en ressort pas

bonne nuit, il lui a dit

on s'est assis sur le canapé
 il a raconté sa journée
 j'ai évoqué la mienne
 et sans plus attendre, je l'ai prise vers moi
 il m'a dit : oublie pas de m'en laisser
 je n'entendais plus ce qu'il disait
 je n'entendais qu'un bruit de fond
 et elle qui murmurait à mon oreille : c'est bon, tout va bien

il y a eu un long silence
 cinq minutes
 dix peut-être
 tout avait ralenti
 j'ai repensé à ma journée
 à la matinée
 l'après-midi
 j'ai commencé à rire

pourquoi tu ris ? il m'a demandé
 c'est une histoire de caisse
 une histoire de caisse ? il a demandé
 j'ai ri
 c'est une dame qui est passée à la caisse aujourd'hui
 elle avait un bout de viande dans les mains
 emballé, bien sûr
 elle venait de le prendre en rayon
 elle est venue à la caisse
 a laissé tomber sa viande sur mon tapis
 et là, elle s'est mise à hennir
 comme un cheval ? il a dit
 comme un cheval
 puis à galoper
 elle faisait des aller-retours de la caisse à l'entrée du supermarché
 elle voulait pas payer
 je veux juste que vous considériez ce cheval, elle répétait
 que vous réalisiez ce que l'on entreprend derrière vous
 ensuite elle a voulu que j'hennisse à mon tour
 en commémoration du cheval qui était mort pour notre supermarché
 j'ai dit que c'était hors de question

il s'est mis à rire
 moi, j'étais pliée en quatre
 je revoyais
 cette femme
 tenue au col par le vigile
 continuer à crier vous n'avez pas de cœur
 et ses jambes s'agiter dans l'air

je riais à ne plus en pouvoir
 ça tirait dans mon ventre
 sur mes côtes
 j'ai senti des larmes se former
 mes épaules se sont mises à trembler
 j'ai lâché un rire encore plus sonore
 jusqu'à entendre une voix en arrière-fond :
 maman, qu'est-ce qu'il se passe ?
 ma môme en pyjama au milieu du salon
 maman, qu'est-ce qu'il se passe ? elle a répété
 je l'ai regardée
 elle a fait un pas en arrière
 un air de dégoût sur le visage

avant même que j'en prenne conscience
 j'ai éclaté en sanglots
 c'était ridicule
 d'éclater en sanglots
 mais c'était incontrôlable
 ça sortait
 à toute vitesse
 le pas en arrière de ma gosse
 j'ai pas eu le temps de faire semblant d'autre chose
 je suffoquais
 ma mère a fait un deuxième pas en arrière
 sans me lâcher du regard
 Lui, il disait: Dust, qu'est-ce qu'il y a?
 et je pleurais
 je ne pouvais faire que ça
 pleurer

on a toqué à la porte
 qui c'est? il a demandé
 j'ai jeté un coup d'œil en direction de l'entrée
 j'arrivais pas à reprendre mon souffle
 de l'eau, j'ai dit
 Dust, t'as invité quelqu'un?
 de l'eau, j'ai répété
 ils ont frappé
 la mère s'est dirigée vers l'entrée
 accolée à la porte, elle s'est dressée sur la pointe des pieds
 n'ouvre pas! il a dit
 mais c'était déjà trop tard
 la mère avait la main sur la poignée
 et une fois à nouveau sur ses pieds
 la porte était ouverte

les cris de votre fille ont alerté les voisins

je me souviens pas l'avoir entendue crier
 vous êtes sûre madame?
 je me souviens que de ses yeux

souvenez-vous en bien, ils ont dit
 souvenez-vous en bien

ils ont pris la gosse
 pas sur le coup
 ça a duré encore un jour ou deux
 peut-être trois
 je ne sais plus
 dans ma tête
 c'est comme s'ils l'avaient prise tout de suite
 comme si elle avait ouvert la porte et s'en était allée avec eux

vous avez quoi au bras? ils ont demandé
 j'ai baissé ma manche
 rien de grave, j'ai dit

Lui, il a pas bougé du canapé
 vous êtes le père? ils ont demandé
 non, j'ai répondu

je me souviens du lendemain
 à la caisse
 la boute-en-train m'a demandé pour l'hématome au bras
 si c'était le funambulisme
 ou s'il m'arrivait
 d'autrement perdre l'équilibre
 les autres ont ri
 sauf une
 je la connaissais pas
 c'était une nouvelle je crois
 je me suis jamais intéressée aux collègues de toute façon
 alors tu as rencontré quelqu'un? m'a demandé la boute-en-train
 fais pas d'enfant en tout cas
 c'est là que les malheurs commencent

j'ai retenu mes larmes
 toute la journée
 j'ai retenu mes larmes
 j'avais envie de lui enfoncer mon poing dans le bide à cette connerie
 lui dire de s'occuper de son tapis
 et de la fermer une bonne fois pour toute

je parie que t'as jamais été heureuse

je pensais à ma mère
 et à ses grands yeux me scrutant scanner les articles
 ne plus tourner la tête pour saluer le client suivant
 machinalement répéter le même geste
 attraper le légume
 biip
 le reposer plus loin
 saisir le paquet de surgelé
 penser, une autre mère indigne
 avec la carte?
 appuyer
 laisser passer
 ne pas répondre
 et imaginer la petite
 au premier rang
 donner toutes les réponses
 résoudre toutes les équations
 tout
 ma mère c'était la meilleure
 celle que tous enviaient
 je le voyais quand je l'amenaient à l'école
 la maîtresse disait:
 elle a encore obtenu la meilleure note en calcul
 cette semaine
 elle a même reçu une gommette éléphant pour la mémoire
 et une gommette singe
 pour l'agilité de pensée
 par contre
 elle s'est endormie en leçon de français
 certains de ses camarades l'accusent de voler leur goûter
 en gymnastique
 il arrive qu'elle s'immobilise
 empreinte d'une peur panique

penser à autre chose
 ses jolies couettes
 ses cheveux bouclés
 l'année prochaine une nouvelle classe
 dans une autre école
 plus près de chez moi
 je l'y emmènerai à pied

17:40
 enfin
 le bus

mon téléphone sonne
 tu fais quoi? il m'a demandé
 je vais chercher la petite
 Dust, il a dit
 tu voulais me dire quelque chose?
 Dust, il a répété
 quoi?

silence

si tu n'as rien à me dire, c'est pas la peine d'appeler
 faut qu'on arrête de se voir, j'ai dit
 c'est pas bon pour la petite
 elle sent que je vacille

Dust, il y a plus de petite

j'ai regardé la maîtresse
 dans les yeux
 comme je regarde les gens quand je veux savoir s'ils mentent
 Madame, je suis vraiment désolée, elle a dit
 j'ai pas bougé
 je partirai pas sans elle, j'ai répondu
 c'est hors de question
 je voudrais pas qu'elle croie que je l'abandonne
 jamais
 jamais je ne la laisserais
 on est les deux pour toujours
 elle doit le savoir
 toujours elle pourra compter sur sa mère
 Madame
 j'attendrai là, je m'assieds ici, j'ai le temps
 je n'ai rien d'autre qu'elle de toute façon
 où pourrais-je aller?
 je comprends que c'est difficile, a dit la maîtresse
 difficile? d'attendre? non, vous savez, j'ai une patience de fou
 je resterais la nuit s'il le faut

la maîtresse a fait un geste de la main
 ou même des journées entières, j'ai ajouté

c'était la semaine de la colo?
 j'ai oublié que c'était la colo?
 de toute façon
 elle finira bien par rentrer
 elle non plus, elle n'a personne d'autre

de loin j'ai aperçu Black Tar
 comment a-t-elle pu trouver le chemin de l'école?
 pardon? a demandé la maîtresse
 j'ai fermé la bouche
 elle m'a suivie, j'ai pensé
 j'ai jeté un coup d'œil
 d'un léger mouvement de tête, je lui ai fait comprendre de s'en aller
 vous voulez dire quelque chose? a demandé la maîtresse
 non! rien! je n'ai rien à dire! j'attends.

Black Tar est passée devant nous
 je la voyais
 striée par les barreaux verts de l'enceinte du préau

je contenais ma colère de la voir si proche de l'école de ma fille
 comment osait-elle?

elle avançait tout doucement
 comme si elle tentait un numéro d'équilibre à dix mètres de hauteur
 fixant tour à tour ses pieds puis en face d'elle
 mimant la possibilité de chuter
 se raccrochant à chaque fois à mon regard

elle avançait les bras écartés
 sans balancier comme ça
 sans rien pour tenir
 aucun appui

j'aurais voulu souffler de toutes mes forces
 pour qu'elle s'écrase
 ou qu'elle s'envole
 pour qu'elle nous laisse tranquille moi et ma mère
 mais la maîtresse m'a prise par le bras
 il faut vous en aller, elle a dit, il est tard

Dust, arrête de tirer la gueule, m'a dit la boute-en-train
 le patron va finir par te virer
 le client qui vient
 c'est une expérience de bonheur qu'il veut
 il faut qu'il ressente que tu es contente de travailler là
 sois contente
 montre un peu de gratitude
 tu sais il y en a qui ont moins que ça
 tu sais ça Dust?
 il y en a qui ont même pas ce que tu as
 alors peut-être que ça te plaît pas
 peut-être que tu rêves d'être funambule
 mais les rêves c'est une chose
 et la vie c'en est une autre
 vraiment
 tu vas te perdre à force d'avoir des rêves comme ça
 parce que, quoi tu en dises
 c'est complètement irréalisable ton rêve de funambule
 des funambules il y en a peut-être un, deux
 par pays!
 et toi tu voudrais en faire partie?
 les postes sont déjà occupés
 qu'est-ce que tu crois?

en plus, tu sais, ça se refile de père en fils
 je sais même pas s'il y a des filles funambules
 je sais pas
 j'y ai jamais pensé
 une funambule
 peut-être bien que ça existe
 des femmes sans vertige
 et avec un peu d'équilibre
 à quelque part ça doit bien exister
 mais tu vois Dust, même si ça existe
 tu ne fais pas partie des bons cercles
 ton père est patron d'un cirque ?
 non –
 Dust, il faut que tu te réveilles

jamais je ne serai à la hauteur
 il fallait se contenter de la caisse
 sourire et remercier le ciel de je ne sais quelle faveur

je n'y croyais plus du tout
 rien
 en moi c'était creux

alors quand je vous vois
 ici
 réunis devant moi
 j'ai encore de la peine à réaliser

que c'est bien moi
 Dust
 que vous êtes venus voir ce soir

vous avez payé pour me voir
 pour voir mon numéro

ça me paraît complètement dingue
 tous ces projecteurs mis en place
 rien que pour nous

et ce justaucorps doré
 que je porte depuis toute à l'heure
 c'est la preuve que je suis vraiment là pour monter sur le fil

je pensais pas vous raconter tout ça
 je pensais monter et m'en aller
 mais aujourd'hui c'est un jour particulier
 ça pourrait être un jour de fête
 mais c'est un jour de deuil
 dix ans !
 ma mère vient d'avoir dix ans
 vous vous rendez compte ?

alors monter sur le fil
 aujourd'hui
 c'est au-dessus de mes capacités
 pourtant je vous jure que pour moi
 y'a vraiment rien de plus beau
 il n'y a vraiment rien de plus beau
 que de s'élancer sur le fil
 et de montrer aux autres qu'on y croit
 qu'on y croit à chaque seconde
 quand on sait pertinemment qu'on pourrait y passer
 et que la chute serait brutale
 fatale même

mais aujourd'hui je n'en peux plus de vivre sans ma mère
 ça n'a aucun sens
 c'est elle ma vie

même si on dit qu'elle vivra mieux sans moi
 moi j'y crois pas

c'est pas possible qu'elle puisse vivre mieux sans moi
 sans elle moi je ne suis rien

alors ce soir
 plutôt que de monter sur le fil
 j'aimerais rêver d'avoir une mère
 une mère qui regarde vers le haut
 et qui
 voyant une femme marcher dans les airs
 s'arrête et dise pleine de fierté :
 c'est elle ma mère
 cette femme qui tient là-haut en équilibre sur le fil.

>>> **Giulietta Mottini** est entrée à l'Institut littéraire suisse en 2018 et a obtenu son Bachelor en Écriture littéraire en 2021. Son texte « Trainée de poussière » a été choisi pour les « Lectures-Rockhall-Lesungen » de 2020. Il a été lu le 4 novembre 2021 au Lyceum Club de Neuchâtel, accompagnée par Sarah Marie, et sera à nouveau lu au printemps 2022 à Lausanne, aux côtés de Marina Skalova. La version publiée ci-dessus est légèrement abrégée pour les besoins du *Persil*.

Nora Osayuki Osagiobare

Le blanc n'est pas une couleur

Je ne voulais pas vraiment partir. Je pars parce que je me suis comparé et que j'ai dû me rendre compte que j'étais différent. Je ne peux pas dire en quoi je suis différente, je n'ai jamais pu le dire et cela fait partie du problème, car si je le savais, je pourrais changer, faire quelques adaptations, faire quelques corrections et l'affaire serait réglée.

J'aimerais bien décrire ici des situations concrètes qui marquent ma différence, mais ces descriptions ne diraient rien, puisqu'elles viendraient de moi, elles seraient différentes par rapport à ce que sont généralement des descriptions. Mais ce n'est qu'un détail, de toute façon, je ne me souviens de presque rien, c'est plutôt une sensation dans mon ventre, une intuition dans ma tête et une image dans mon esprit. La sensation et l'intuition ne peuvent être exprimées par des mots et l'image est constituée de nombreuses petites images, de taches éparses et floues ; il en reste un ensemble vague, indéfinissable, et c'est ainsi qu'on peut aussi résumer, sinon définir, ma vie jusqu'à présent.

Il est peut-être important de noter d'emblée que je n'ai jamais eu l'intention, ni ne l'ai encore, de faire du mal à qui que ce soit, et que j'ai même explicitement essayé, et essaie encore, d'éviter de faire du mal ou même de causer des désagréments à qui que ce soit. Ma décision de partir n'est rien d'autre qu'une tentative de minimiser les dommages causés à d'autres par mon comportement ; c'est le résultat de ma certitude qu'il y a suffisamment de défauts dans la vie à désapprouver, des défauts sur lesquels on n'a aucun contrôle et de la catégorie desquels les miens ne font pas partie.

En fait, loin de moi donc l'idée d'écrire un « rapport » sur ma situation ; ce que j'écris ici, disons-le avec insistance, ne sert qu'à orienter mon comportement dans une direction favorable, pour, sur cette base, l'analyser et le modifier, bref : pour en reprendre le contrôle, ce qui ne profite pas qu'à moi, il ne s'agit donc nullement d'un projet égoïste.

Je veux aller à ma rencontre, aller à la rencontre du monde ; ce que j'entends exactement par monde est encore extrêmement flou pour moi, cela aussi, je l'espère fortement, fera l'objet de mon rapport lorsque j'aurai atteint une autre phase de développement. Mais ce que je peux déjà affirmer avec, je dirais, presque *certitude* – faute d'un vocabulaire nuancé je suis tributaire de ce terme, mais j'espère pouvoir le remplacer bientôt, en fonction de la rapidité du succès de ma guérison, par un autre, plus approprié, moins arrogant, si tant

est que les termes puissent avoir la qualité d'arrogance – oui, en tout cas je peux déjà affirmer, à la limite de la certitude, ou peut-être plutôt *supposer*, que je suis une source d'irritation pour le monde extérieur parce que je ne peux pas répondre à ses exigences. Cette incompréhension est, je crois, due à mon comportement déviant, et l'irritation est le résultat de cette déviation ou peut-être aussi de l'incompréhension. Le comportement déviant, sans y être lié d'aucune façon, peut être interprété comme excentricité ou même égoïsme, et il sera interprété ainsi, c'est pourquoi je suis maintenant assis ici à travailler sur ce rapport, et il pourra, même s'il était présenté de façon plus précise et plus proche du problème effectif pour lequel j'essaie de trouver le mots adéquats, être mal compris d'une façon ou d'une autre, et qu'on ne prenne pas cela comme une critique de l'instance qui comprend mal, il peut être mal compris comme *rébellion contre la loi sur la conduite généralement contraignante* à laquelle tout semble adhérer, comme je crois l'observer malgré les déviations même de ma pensée et de mon observation. Cette rébellion, perçue à juste titre comme telle, est donc une source d'irritation, dont j'ai déjà parlé, ou plus exactement écrit, une irritation, appelée ailleurs, je crois me souvenir, insuffisance ou quelque chose de ce genre, mais pourquoi devrais-je ennuyer qui que ce soit avec mes propos, des propos en plus qui n'apportent rien au sujet effectif, qui, je dois l'admettre, reste un mystère pour moi-même, comme du reste ma crainte d'ennuyer du monde, puisque personne ne verra ce rapport, car, comme je l'ai dit, je ne veux ennuyer ou irriter personne, d'où l'ennui et l'irritation de ce rapport.

Il est probablement préférable que je commence au moment où j'ai préparé ma valise, au moment où la décision avait déjà été prise et que des actions concrètes ont suivi, ont dû suivre, où donc je crois pouvoir déceler une décision. Ainsi, lorsque j'ai fait ma valise, je n'ai pas eu l'impression que c'étaient mes affaires ; ce n'était que des carrés colorés dans la gueule ouverte de ma valise qui me fixaient du regard. Je me suis tenu pendant un bon moment devant la valise et je l'ai regardée, c'était le soir, il faisait déjà sombre dehors et il n'y avait presque plus de circulation dans les rues, parler d'une atmosphère fantomatique ne serait peut-être pas inexact, mais cela n'a pas d'importance particulière pour se faire une idée de la façon dont j'ai fait ma valise, car ici, il ne s'agit pas d'atmosphères et de choses de ce genre, même si les descriptions d'atmosphères, écrites par une personne

d'un niveau de développement supérieur, pourraient être ou seraient intéressantes pour le lecteur. En tout cas, personne n'a appelé quand j'ai fait ma valise, car j'avais déjà fait mes adieux, personnellement. Et pourtant, j'ai regretté de n'avoir plus personne à appeler. J'aurais bien aimé avoir une voix à l'autre bout du fil pour me dire que ce que je faisais était bien et que ce n'était pas une de mes décisions irréflechies. Mais elle l'était, de toute évidence, du moins on me l'a affirmé plusieurs fois en disant que c'était une fuite et que fuir n'était pas une solution à une situation globale qui produisait de l'insatisfaction. Je suis tout à fait d'accord avec cela, bien sûr, sans pour autant dire que mon accord ait une quelconque pertinence ou même autorité pour une quelconque affirmation.

Si je me souviens bien, je n'ai pas non plus expliqué pourquoi je parlais, parce qu'il ne sert à rien de parler de choses qui ne peuvent pas être appelées par leur nom et il semble être clair, après ce que j'ai dit jusqu'à présent, *que je ne peux pas appeler les choses par leur nom*. Je n'avais aucune explication à ma décision que quiconque aurait pu comprendre, donc, à proprement parler, je ne peux pas non plus appeler ça une décision, je n'avais donc aucune explication, si ce n'est que je voulais aller me rapprocher de moi-même, et donc aussi de mon environnement, de l'extérieur, c'était la seule chose que je savais, que je pouvais savoir à ce moment-là, et le problème était, et est toujours, que je ne peux pas éclaircir de plus près ce qu'est ce rapprochement, que je ne peux pas dire dans quelle mesure un rapprochement de l'intérieur est aussi un rapprochement de l'extérieur, donc ce raisonnement est seulement un mystère de plus et le problème est précisément que je suis un mystère, que je suis différent.

Pourtant, je ressens quelque chose de faux à être assis maintenant dans cette ville étrangère et de commencer ce rapport, les lettres me semblent insidieuses, elles ont un potentiel qui ne doit pas être sous-estimé, surtout pas par des gens comme moi qui ne savent pas comment se comporter avec eux-mêmes ; elles sont là, toutes noires et immuables, comme des forteresses qui ne peuvent être abattues qu'avec le plus grand effort dans une guerre qui nécessite des alliés. J'aimerais supprimer pas mal de lignes qui précèdent, mais je ne sais pas si elles le méritent, elles seraient alors entourées d'une aura d'évidence et même si je me mettais au travail avec un feutre épais, la question resterait de savoir quelles lignes devraient être supprimées, lesquelles ne conviendraient pas et si je ne devrais pas simplement tout supprimer parce que, d'une certaine manière, tout s'accorde pour faire un ensemble.

Peut-être que je divague et qu'il vaut mieux que je raconte d'abord le jour de ma fuite et que j'efface ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Toujours est-il qu'à sept heures du matin, c'était il y a une semaine, j'ai pris le bus, il est allé à la gare, j'ai regardé par la fenêtre sans rien voir et je pense que personne ne m'a regardé non plus. En fait j'arrive à peine à me souvenir du trajet en bus, c'était un parmi tant d'autres, mais ce n'est même pas la raison pour laquelle je ne m'en souviens pas, je pense que mes trous de mémoire sont dus au

fait que je n'interagis pas avec mon environnement, que ce qui se passe à l'intérieur de moi et ce qui se passe à l'extérieur n'interagissent pas entre eux, mais ce n'est qu'une théorie qui n'est basée sur aucune connaissance psychologique, je pense.

A la gare, je me suis acheté de l'eau et quelque chose à manger après avoir réfléchi aux neuf heures de voyage qui m'attendaient et au fait que, tôt ou tard, j'aurais faim et soif, comme tout être humain. Je me souviens encore du vendeur ou de la vendeuse qui m'a regardé d'un air irrité parce que j'ai désigné un endroit imaginaire derrière la vitre et qu'il ou elle ne savait pas quel sandwich je voulais. Je n'ai pas non plus dit «Je voudrais un sandwich au thon» ou «Je voudrais un sandwich au jambon cru» ou quoi que ce soit de ce genre, je n'ai donc pas fait ma commande comme *quelqu'un d'autre* l'aurait faite. Et à vrai dire, je ne savais même pas quel sandwich je voulais, je ne savais même pas si je voulais un sandwich tout court ou autre chose de l'étal que j'ai brièvement survolé du regard avant de détourner les yeux parce que les lettres ne formaient pas de mots et que les mots ne se traduisaient pas en paroles. Le vendeur ou la vendeuse m'en a tout simplement emballé un et m'a indiqué le prix et pour être honnête, je ne sais même pas si c'était un sandwich ; quoi qu'il en soit, j'ai payé et me suis rendu sur le quai où mon train devait partir, comme l'aurait fait tout le monde, je pense.

Je ne me souviens plus comment je me suis rendu de la gare à l'Airbnb, ni pourquoi j'ai choisi ce dernier, et encore moins de quoi il avait l'air sur les photos. Une jeune femme aux cheveux bruns, remarquablement petite, est descendue et a déverrouillé la porte, puis elle m'a souri brièvement et s'est présentée. Elle m'a demandé si elle devait m'aider à porter mes bagages parce qu'il n'y avait pas d'ascenseur, j'ai dit non parce que je n'avais qu'une seule valise, cela je m'en souviens parce qu'elle était très gentille et que j'avais peur de paraître antipathique. Elle m'a ensuite tout expliqué, je l'ai suivie dans les différentes pièces et je ne l'ai pas écouté, du moins je pense que je ne l'ai pas écoutée parce que le lendemain je ne savais pas comment fermer la porte correctement – la porte à trois verrous – et je n'ai pas osé le lui demander, cela aurait été, je le pense toujours, inapproprié.

Je n'ai pas encore quitté l'appartement depuis lors, depuis sept jours, comme je crois l'avoir déjà écrit ; je sais que ce sont sept jours parce que j'ai fait une marque dans le carnet pour chaque jour, sur la première page de mon rapport ; quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore quitté l'appartement, précisément à cause de la porte que je ne peux pas verrouiller, mais cela n'a pas d'importance, c'est ainsi que je peux me concentrer sur ma guérison, je pense que si je devais déjà me promener dans cette ville étrangère, je serais distraite par les nombreuses nouvelles impressions, je ne pourrais plus alors penser à moi et au changement que je souhaite faire, mais seulement traiter immédiatement tout ce qui se présente à mes yeux et il y aurait alors tous les nouveaux sentiments qui conduiraient tous automatiquement à un blocage du système et ce serait un recul de plus dans mon développement, recul que je ne veux pas m'imposer, ni surtout à qui que ce soit d'autre.

En tout cas, la ville est extrêmement belle, les rues sont relativement propres, presque comme chez nous, les transports publics fonctionnent plus que bien et je crois aussi que les gens ici sont satisfaits parce qu'ils bénéficient d'une qualité de vie élevée, tout cela m'a été dit une fois par quelqu'un qui était déjà venu ici, c'est probablement pour cela que j'ai choisi précisément cette ville, à cause de ce bon classement. Cette personne, je pense que c'est la même qui m'a recommandé la ville, a beaucoup parlé d'architecture, pas d'architecture en général mais en rapport avec une ville en particulier, malheureusement je ne me souviens pas de laquelle, je ne suis pas très familière avec ce genre de choses, des choses culturelles donc, peut-être même était-ce la ville dans laquelle je me trouve maintenant.

C'est un peu inquiétant de s'étaler ainsi dans l'appartement de quelqu'un d'autre, inquiétant sinon présomptueux, le pull sur le dossier de la chaise en bois, la brosse à dents dans le verre propre, les chaussures devant la porte, à l'intérieur bien sûr, toutes mes affaires sales dans l'appartement propre, et puis les idées que je me fais ici, que j'écris, mes idées sont, si j'y réfléchis bien, aussi bien que quelqu'un comme moi puisse réfléchir, les idées, c'est la pire des choses, bien pire que les choses; les idées inondent ce joli petit appartement du centre-ville, elles enlèvent aux choses leur innocence, elles sont comme un tsunami, elles occasionnent des victimes, surtout des victimes innocentes, mais je pense que l'innocence fait partie même de la définition d'une victime, en tout cas les idées souillent, et j'entends cela dans un sens strictement non religieux, elles souillent l'appartement, et si je devais quitter l'appartement elles souilleraient aussi la ville et les gens qui y vivent et qui n'y peuvent rien si je suis comme je suis.

Et puis, les villes sont déjà assez sales comme ça, elles sont victimes, il y a toujours quelque chose de plus qui s'ajoute, un immeuble, un panneau publicitaire, peut-être juste une poubelle quelque part, et la ville a tout de suite l'air différente, peut-être pire qu'avant, en tout cas elle ne peut pas s'en défendre, on lui ajoute et on lui enlève, elle est polluée, quoi qu'il arrive.

Il ne serait peut-être pas trop faux de comparer une personne ou une vie humaine, une biographie, à une ville, c'est-à-dire que des choses sont toujours ajoutées et enlevées, mais que l'ensemble demeure fondamentalement tel qu'il est. Peut-être l'être humain individuel est-il vraiment comme une ville, ce qui signifierait – j'ose tirer une conclusion de ce que

j'ai écrit auparavant, et ce uniquement parce que, comme on l'a déjà noté, personne ne verra jamais ce rapport, n'aura le droit de le voir – que la ville, que l'être humain doivent être composés de saleté et d'ordures pour pouvoir tout simplement être et que peut-être, et là je prends des risques à le dire mais c'est ce que je dois faire, je pense, si je veux me développer pour sortir de l'état actuel des choses, que peut-être c'est ainsi pour toute chose, je veux dire pour ce qui concerne la saleté, que tout ce qui existe se fait automatiquement et intrinsèquement souiller et doit le faire, y compris moi donc, et qu'il s'agit plutôt de minimiser la saleté que de l'éliminer, dans la vie, dans tout.

Autrefois, c'est-à-dire quand j'étais enfant, ma couleur préférée était le blanc, je crois. Je ne voulais pas repeindre les murs de ma chambre comme le faisaient mes camarades, je voulais les garder en blanc – mes parents n'auraient de toute façon pas accepté que je les peigne, ils n'aiment pas beaucoup les couleurs, mais peu importe, je ne voulais de toute façon pas qu'ils soient colorés, cela doit être une préférence héréditaire et même si j'avais voulu qu'ils soient colorés, je n'aurais pas incommodé mes parents pour cela, en aucun cas, surtout pas pour une telle bagatelle ou même mesquinerie, mais, pour revenir au sujet initial, certains élèves de mon école peignaient leurs murs en rouge ou en vert, il y avait aussi des élèves avec des murs en rose, je le sais parce que je l'ai entendu dans les conversations qu'ils avaient pendant les pauses, les couleurs étaient importantes pour eux, c'étaient quasi des traits de caractère, donc la couleur préférée ou peut-être même le choix de celle-ci avait beaucoup d'importance à l'époque et peut-être que c'est encore le cas aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ma couleur préférée était le blanc et lorsqu'on m'a posé la question une fois, et que j'ai répondu honnêtement, que j'ai donc dit «Ma couleur préférée est le blanc», je pense que c'était la formulation exacte, non, en fait je le sais même, c'était ça la formulation, c'est comme ça que je l'ai dit, oui, bref, ils ont alors ri et ont dit que le blanc n'était pas une couleur et que même si c'en était une, c'était triste de choisir le blanc comme couleur préférée. J'ai alors choisi le bleu, j'ai choisi le bleu comme ma nouvelle couleur préférée, maintenant j'aime le bleu. Tout le monde aime le bleu.

>>> **Nora Osayuki Osagiobare** est entrée à l'Institut littéraire suisse en 2018 et a obtenu le Bachelor en Ecriture littéraire en 2021. Son texte «Weiss ist keine Farbe» («Le blanc n'est pas une couleur») a été choisi pour le programme des «Lectures-Rockhall-Lesungen» de 2020. Il a été lu avec Peter Stamm à la librairie Haupt à Berne le 24 février 2020, puis au Lyceum Club de Berne le 24 septembre 2020, en compagnie de Kim de l'Horizon. Traduit de l'allemand par Daniel Rothenbühler, le texte a été légèrement abrégé pour les besoins du *Persil*.

Sarah Marie

La fillette et le train

Un dernier baiser sur le front, une dernière main dans ses cheveux blonds, et la fillette monte les quelques marches du wagon. Le regard le long du couloir, la fillette s'avance entre les compartiments, sur le quai ses parents suivent sa marche lente, le train n'en est qu'à sa première halte elle a l'embarras du choix. Elle sait qu'elle veut être dans le sens de la marche, elle examine le tissu des sièges, la moquette du sol, se souvient et entend la voix de sa maman lui rappeler de bien s'asseoir à côté des fenêtres parce qu'elle passera par le lac mais, qu'est-ce qu'elle a dit ? à droite ? non à gauche ? Elle voit son papa et sa maman, ils bougent grand leurs bras avec les yeux mouillés dans les coins et un peu sur les joues, c'est la première fois qu'elle prend le train toute seule, elle leur répond d'un sourire et d'une main joyeuse dans des gestes saccadés et excités, tout contre eux, s'assied, il n'y a que la vitre pour les séparer, elle est à gauche tant pis, le train démarre, au revoir.

Elle en a pour une heure cinquante-trois, alors autant se débarrasser de son manteau, elle retire la première manche, puis la seconde en faisant à chaque fois attention à ne pas faire tomber son billet qui pourrait filer sous les sièges. Là encore un choix, il doit aller où le manteau ? à côté ? mais personne ne peut plus s'asseoir, sur le crochet beaucoup trop au plafond ? ou sur son siège ? mais ça prend de la place dans le dos et c'est pas si confortable. La fillette attrape le manteau de sa main droite et, debout dans son compartiment, cherche à atteindre le crochet métallique, trop loin, elle se penche, trop haut, elle met les deux genoux sur la banquette et à nouveau tend son bras droit, l'étire, elle y est presque. Un à-coup, le manteau lancé et accroché et la fillette prend enfin place, sort un petit livre coloré de son sac, fière d'y retrouver son pilote explorateur.

Plongée dans l'ouvrage, elle en oublie le temps, par moment joue avec le médaillon trop grand pendu à son cou. Coup de frein, elle rebondit contre le dossier bleu, la voilà déjà en gare, premier arrêt sur son trajet, juste de quoi relever ses yeux bleu-vert sarcelle et un instant observer les gens. Sur le quai, un monsieur sous un grand chapeau, une dame sous un grand manteau, puis une bande de garçons avec des skis dans les mains, un petit monsieur avec son chien. La fillette remonte son livre, s'y cache.

Les lignes défilent sous ses yeux et les mots prennent vie dans son imaginaire, se faufilent dans sa réalité, il y a des nuages sous ses pieds et des villages comme des moutons, mais trois fois qu'elle relit le même morceau de phrase, trois fois que des rires viennent la déranger. Dans son agacement elle baisse son livre, le referme, le pose sur sa tablette avec un soupir qui chasse la salive de ses lèvres et elle s'avance sur son siège cherchant les rires du regard. Devant, une tresse caramel dépasse, enroulée autour d'une tête, c'est une tresse pleine de mèches soleil qui rit et se tortille, et y a aussi du soleil dans le collier de cette fille, c'est fin comme sa chaîne à elle. La fillette glisse les doigts dans son bijou doré, puis se déplace, elle veut voir la personne à côté de la jeune fille, se penche jusqu'à en perdre l'équilibre, une autre fille du même âge, c'est une adolescente aux cheveux noirs et très bouclés, la fillette intriguée

coince sa tête entre les sièges. Deux mains ensembles, fines, enlacées, et toujours elles rient contentes sans qu'elles ne pensent aux autres du train, sur leur tablette du thé fume avec des biscuits ronds et deux mandarines et comme ça, d'un coup, c'est tout noir. Un instant pour comprendre que les visages réunis l'ont coupée de la lumière. Contrariée, la fillette se rassied, un coup d'œil sur le dehors avec des rails, beaucoup, vraiment beaucoup et pas de gare, y a juste une horloge sur le milieu. Elle aussi, elle veut être amoureuse comme les deux devant mais plus tard, elle veut d'abord faire, comme dans son livre, piloter un avion et découvrir la terre, voler au-dessus des champs, des fleuves, des grands immeubles, pour ça elle a besoin d'être libre et être amoureuse, ça va pas vraiment avec la liberté, c'est comme avec les enfants, quand on lui demande elle dit je sais pas ou alors oui un, juste un, et un garçon, mais dans longtemps, d'abord elle sera pilote, on lui dit oui oui et on lui demande d'aller sagement jouer avec ses poupées ou de dessiner parce qu'elle est encore petite et que ça changera, ça ne changera pas.

La fille aux cheveux noirs se lève, une caresse capturée par la fente, elle traverse le couloir de la voiture voyageurs avec ses chaussures de marche délacées, quant à l'autre, elle attrape un livre, un guide à en voir la couverture, en sort un morceau de papier rigide, un marque-page dont l'une des faces semble recouverte d'un dessin ou d'une photo dans des tons cannelle et chocolat tandis que l'autre est vierge. La fillette, dévorée par la curiosité, à nouveau plonge son regard entre les sièges, y a que la main de la blonde à la tresse et un morceau de son visage qui regarde dehors aussi les voies et qui baisse après les yeux pour écrire, parce que dans sa main y a une plume, ça écrit en bleu sur le dos de la photo. L'adolescente se redresse, range ses mots ronds à l'encre bleue dans le sac de montagne au-dessus de sa tête, en s'asseyant, elle croise le regard de la fillette, un doux sourire sur leurs deux visages un trouble dans les yeux pers de l'adolescente, léger et vite effacé. – *Un biscuit ?* Le goût de sucre tout doux dans la bouche et le biscuit qui craque entre les dents, le miel là-dedans qui fond sur la langue, c'est doux chaud quand on croque comme un soleil qui éclate. – *C'est mes biscuits préférés. Merci !* La fillette exulte, ensemble elles rient. – *Les miens aussi.*

Le train s'engouffre sous le fer forgé de la marquise après avoir quitté les grues des chantiers, s'arrête près du panneau d'affichage. Une femme entre dans le wagon, un petit garçon dans les bras, elle tente de ranger sa valise entre les sièges, ça bloque, un rapide coup de talon, la voilà rentrée. Un peu de couleur et de violet parmi le bleu sombre du train. La fillette reprend sa phrase, elle a encore le goût du miel entre les lèvres lorsque les mots imprimés sur le papier crème lui font traverser un océan de neige. – *Votre billet, demoiselle ?* Un haut-le-corps, elle plonge la main dans son manteau encore bien accroché, en sort le papier convoité, le tend au monsieur habillé de noir qui dans un mouvement parfaitement exécuté s'empare de la poinçonneuse rangée sur l'extérieur de sa sacoche rouge. – *Merci et bon voyage sur nos lignes.*

Elle finit sa page, la tourne, mais elle se retourne. – *Quel âge a ce beau garçon?* L'enfant fait quatre de ses doigts avant de repartir contre la vitre, s'attrapant à la chaîne que porte sa maman. – *Très bien. Merci. Bon voyage à vous deux.* La femme aux cheveux d'un blond noisette, fins, rapidement relevés dans un chignon, attachés par quelques épingles, le remercie d'un hochement de tête et range son ticket ainsi que sa carte rouge dans son porte-monnaie de sa main droite, la gauche maintenant toujours l'enfant en équilibre sur la banquette. Les cheveux fatigués à la femme sont comme aussi ses yeux bleus presque gris ou verts ou sauge, comme elle, lui dit sa maman, la femme, elle, a l'air triste, ça tire près de ses yeux et sûrement dedans son cœur, la fillette veut la faire rire avec rien, des petits signes de la main et le sourire avec les dents, ça marche pas, elle tire la langue, ça coule même sur son menton mais ça change rien. L'enfant, lui, il reste collé à la vitre et joue avec la main de sa maman et la bague à son doigt, celui du cœur. Par surprise un son comme les cloches de l'église le matin du dimanche, sauf que c'est froid là, la mère se dépêche, le téléphone grise ses joues puis ses yeux, elle a l'air plus triste encore malgré son sourire et ses nouveaux plis sur les joues. Elle répond au téléphone, sa main sur l'autocollant de la compagnie aérienne du pays elle répond d'une voix contenant ses tremblements. – *Comment va Papa?* En même temps elle regarde l'enfant. – *Et toi?* Toujours contre la vitre qui dessine le ciel avec ses doigts. – *Elle me manque déjà.* Et l'enfant frappe la vitre avec des cris à la limite des mots, sa bouche en sourire dirigée vers sa maman. – *Je te rappelle quand on arrive.* Il retourne à la glace, il écrase son nez et continue à jouer avec le lac, le lac, le lac comme elle a dit sa maman à elle au pied du train, comme s'il allait rentrer dedans avec les pierres sur le bord et les oiseaux qui sèchent leurs ailes, le train presque dans l'eau et les vagues à mouiller les vitres. D'un mouvement vif elle empoigne son manteau et son petit sac à dos, se jette sur le compartiment de droite, tout contre le lac, ses yeux éperdument épris des eaux et bientôt du château, elle repense à l'enfant, à la femme et à sa maman et son cœur, il se sert fort que ça lui remonte dans la gorge. Sa maman. Sa maman. Sa maman à elle. Elle sera toujours là. Toujours. Elle a envie de la serrer dans ses bras, elle veut sa maman là et maintenant, et pour la première fois de son voyage elle se sent seule.

Dehors le château a été dépassé, le train file droit dans la pleine aux usines et éoliennes, il y a le froid gelé dans les quelques flaques en bordure de champs mais le feu des blés pour raviver les monts enneigés aux portes de la vallée. Dans les mains de la fillette les pages se tournent et l'avion s'en va jusqu'à chuter dans le désert, une lecture rythmée par le tintement de son collier, ses doigts s'entortillent dans la chaîne en or quand l'avion tombe et la boucle retenant le portrait glisse sur les mailles, par instant ses lèvres rencontrent le froid du métal, la lèvre inférieure contre la face lisse du médaillon, la lèvre supérieure contre la finesse de l'autre, ses reliefs, son visage auréolé, mais jamais elle ne quitte les lignes noires des yeux et les quelques dessins à l'aquarelle, à peine se rend-elle compte de la vitesse et des virages. Elle plisse ses paupières, de nouvelles ombres sur les impressions de plomb et les dunes de sable, les néons du plafond ont remplacé la lumière brumeuse du soleil, la fillette relève sa tête et déjà le train quitte le tunnel, traverse une gare sans s'arrêter, juste le temps d'apercevoir des visages sur les quais.

Sur sa gauche, une vieille dame s'est installée dans le compartiment vide, elle ne l'a pas entendue monter, c'est une vieille dame aux cheveux blancs, quelques mèches grises, tressées dans une demi-queue,

une pince dorée comme l'été pour les tenir, ses cheveux, dans les mains de la vieille dame il y a un carnet de cuir avec l'aquarelle d'un vieil avion, des photos sépia entre les pages et une plume, elle écrit, elle écrit comme l'adolescente. La fillette s'agenouille sur son siège et tente de prendre un peu de hauteur pour lire les mots scellés par l'encre bleue, mais de là où elle se trouve elle ne distingue qu'une écriture liée empliée de cercles et de traits qui glissent entre les ronds. Aux pieds de la vieille dame une valise lilas, elle est pas très grande et elle pourrait rentrer entre les sièges comme celle de la maman mais elle, elle l'a couchée pour mettre ses pieds sur le dessus avec des chaussures de montagne, beiges, un peu comme celles des amoureuses devant elle, sur la tablette, un gobelet de plastique fume et juste à côté des miettes de biscuits. Et puis ce bruit de cloche, le même que celui de la femme fatiguée mais contrairement à elle, la vieille dame ne s'y précipite pas et avec allégresse se joue du temps qui presse, la plume râpe le papier, coule dans un flot de pensées et le clocher qui toujours retentit, c'est la plume qui gagne et qui dans une dernière fourberie se tait, une fois le téléphone endormi. – *Mon fils, ne t'inquiète pas, je suis en chemin.* La vieille dame referme le carnet avec son marque-page-photo vieilli et un peu plié, sur la couverture elle laisse encore ses doigts et le doré de son alliance, la vieille dame rit, elle rit aux éclats de toute sa joie et son regard bleu-vert rivière qui va sur le dehors. Les yeux de la fillette ne se défont de la vieille dame et de ce dehors qu'elle regarde, légère, un dehors de roches glacées, cascades gelées, forêts givrées, elle a un peu les mêmes yeux que l'enfant face au lac, tout heureux et surpris, la vieille dame et les montagnes, ça la rassure la fillette de voir que les vieux regardent encore dehors, elle se réjouit presque un peu pour voir ce que ça fait de regarder avec des yeux de vieux. Mais la voix dans les haut-parleurs lui signale son arrivée soudaine, la fillette décroche son manteau, prend le temps de l'enfiler, remonte sa fermeture éclair, soulève ses cheveux blonds, attrape son sac à dos, le hisse sur ses épaules et enfin prend de ses petites mains son grand trésor, son marque-page en dépasse et la fillette alors rouvre le livre et replace la photo, brunie par le temps, de son papa et sa maman encore tout jeunes, la coince entre les pages, redresse son visage, c'est là qu'elle croise les yeux de la vieille dame gris-vert fleuris un instant, juste avant que le train ne s'immobilise, ils fixent la photo, les yeux humides. – *Qu'ils sont beaux tes parents.*

Surprise, la fillette remonte le wagon, ne pas manquer l'arrêt, se retourne avant de passer la porte où d'autres attendent pour la descente, la vieille dame toujours la regarde d'un regard ému et par ce regard la vieille dame lui sourit d'un sourire tendre qui lui dit *VIS*, et à son cou ridé, la fillette, éblouie par un reflet de soleil, découvre l'auréole du portrait gravé et l'or de son médaillon.

>>> **Sarah Marie** est entrée à l'Institut littéraire suisse en 2017 et a obtenu son Bachelor en Écriture littéraire en 2020. Son texte « La fillette et le train » a été choisi pour les « Lectures-Rockhall-Lesungen » en 2019. Il a été lu, en compagnie de Mélanie Chappuis, au Café Slatkine à Genève le 3 décembre 2019, ainsi qu'au Lyceum Club de Neuchâtel le 4 novembre 2021, avec Gulietta Mottini.

Tristan Schenker

Comme une trainée de chair

Markus m'a serré une main impossible.

Sa paume osseuse, ses phalanges en verre, je ne l'ai pas regardé dans les yeux.

Par peur.

Peur qu'il me prenne pour ami, qu'il s'insinue en moi, qu'il m'aspire sous sa peau rêche.

Markus, son corps chétif, sa jambe de bois.

Markus, un squelette vivant.

Markus, je ne connaissais pas son nom.

Il m'a dit (sa voix était en or, ses mots misérablement géniaux):

Ne te tracasse pas... Ton regard, sur moi que tu déposes ou que tu ne déposes pas, ça n'a pas la moindre importance. Te tracasse pas... tu finiras par me le rendre ce foutu regard. Cette connexion on l'aura, nous deux. Dans cette vie ou une autre.

Comment répondre à cette voix?

Je n'ai rien dit.

Markus ne voulait pas que je marmonne quelque chose.

Je crois qu'il voulait rien de moi.

Une fumée que j'expirais par l'interstice de la fenêtre.

J'entendais Markus qui tapait un rythme sur le volant.

Pas de musique.

Un creux en lieu et place de la radio.

Pas de musique.

Juste le bruit du vent et de la ferraille.

Du bordel sur, sous, sur, sous les sièges.

Une odeur de clébard trempé.

Et puis, cette hachure rectiligne dans la forêt, c'est ce que nous suivions.

Une route sans courbe, sans imagination, faite pour les machines.

Alors, la carlingue, je l'entendais vibrer sous mon cul.

Elle surchauffait.

Markus faisait comme si de rien, comme s'il fallait continuer à vivre avec ce volcan au-dessous de mes couilles.

Je me suis dit qu'il était sourdine ou peut-être trop camé.

Je me suis dit que je risquais de finir sous terre avec ce taré.

Je me suis dit tout et n'importe quoi.

Ce genre d'histoire que l'on fait *tourner et tourner et tourner* comme dans une laveuse avant de se rendre compte que ce ne sont que des histoires.

La chaleur.

Etouffante.

J'étouffais.

Mais pas un mot.

La peur, peut-être.

Markus a remonté sa fenêtre.

Mollement.

Gestes circulaires et terrifiants.
Des gouttes grosses comme des perles germaient sur mon front et, partout, dans mon corps, cette impossibilité de s'échapper.

Finalement, l'épave ne fumait pas.
Pas de feu.
Pas de bang.
Juste cette bagnole en vrac sur les graviers qui crevait en silence.

Les deux mains sautèrent du capot.
La brûlure pourtant n'était rien.
Ma peau crevassée était déjà morte de toute manière.

On attendait.
Alors, Markus crapotait.
Une grosse nuée hors de sa bouche.

Je ne le lâchais pas.
Avec mes yeux, avec ma tête, j'accompagnais ses mouvements amples.
Pas de manche.
A la place, des bras maigres marqués de tatouages.
Un serpent qui s'enroulait.
Avait-il seulement une tête et une queue ?

Tout son bras était serpent.
Mains serpent
biceps serpent
épaule serpent.
De ses clavicules jusqu'à sa mâchoire, courait une gerbe azure et grise.
Plus haut, des joues convexes qui formaient des ombres étranges.
Une bouche comme une cicatrice.
Sur son visage, sa peau collait à son squelette comme une fine couche de papier calque.

Sa tête contre le sol, sa tête ailleurs.

Le capot s'est élevé.
Un grincement.
En dessous, des tuyaux en plastoc, boîtes en acier.

Dans ce labyrinthe, l'image de mon père, deux fois ma taille, trois fois mon poids, qui me montre comment *faut faire*. *Tu prends le carburateur, serres l'écrou, vérifies l'alternateur, non ! Putain ! Pas comme ça*. Ses mots sont là. Ils ne sortiront jamais. Parce que ses mots ce sont mes mots. Derrière moi, le père était là. Dans cette forêt, immense, sur cette route, incalculable, il était là. Il est toujours là. Dans la rue, dans le métro. Toujours derrière moi. Son souffle rasant mes oreilles, sa main épaisse sur mon épaule.

Des ordres.
Je n'en donne jamais, des ordres.
Bon pour les militaires, les chefs de foyer.
Mais c'est sorti, c'était le moment.
Enclenche !
Des yeux surpris au milieu du visage de Markus, c'est ce que j'ai entrevu par-dessus le capot.

Il y est allé.
En dansant.
Je le jure, Markus faisait tourner son corps comme une ballerine de pacotille.
Le serpent vrillait sur lui-même et il y avait le crépitement des graviers écrasés par ses grosses godasses.

Gaz.
Des Gaz !
Ce son qui bute et manque d'inertie.

La carrosserie tremblait comme un vieillard sur le point de clamser.
Avant de prendre vie, de grogner.

Des ruines.

Des ruines, c'est ce que je quittais.
Partout sur le bas-côté, des ruines.
Barricades, tuiles brisées, usines fermées, chaux fissurée, vie jetée aux charognes.
La plupart sont partis.
Chomdu, sociaux, vie jetée aux charognes.

Plus haut, la route comme un fleuve solide.
Markus tranchait les courbes, cisailait les trajectoires.
Pensait à vivre, une vie totale.
L'arrière-train qui chancelait, frôlait les accotements.
Et Markus qui pensait à la vie, la vie totale.
Les essieux qui crissaient.

Markus vivait, totalement, sur le fleuve de béton, entre les ruines. Et moi, avec mon corps de cabris, je ne comprenais pas, je ne voyais pas que nous vivions, ensemble, dans cette carlingue, totalement, sur la rivière de béton, entre les charognes.

Pare-chocs fendu, pare-brise en morceau, sang sur mes tempes.
Le corps tremblait.
La mémoire, je ne sais pas.
Un amas de métal et de pneumatique, c'est ce qui restait de la carlingue.

Elle est restée en épave encore chaude.
On pouvait rien faire de plus que de la relouer connement.
Markus disait, joyeux, *viens! je connais la forêt par cœur.*

Alors, le sac en toile usait la peau moite.
Mais nous marchions.
Au milieu de l'infini, on traçait une ligne imaginaire.
Une ville plus loin.
Puis une gare, un port, une mer ou mieux, un Océan pour continuer.

J'espérais.

Lumière qui dorait son visage blafard.

La forêt était bleue.
La forêt est le lieu de ma peur.
Mais ce jour-là, cette nuit-là, la forêt n'était rien.
Rien d'autre que des troncs, souches, feuillages et fougères.
Et Markus devant moi.
Ses longs bras qui reposaient sur ses genoux saillants.

Il chuchotait dans le feu.
Les flammes... Y a que ça, les flammes.
Plus besoin de danser, de parler, de bouffer, les flammes elles le font pour toi.
Les flammes, c'est une sorte de perfection.

Ses yeux oblongs, il me les lançait dans ma face.
Puis, il a ri.
Eclaté.
Presque des crissements qui faisaient vibrer la terre.

A moins qu'il pleurât.

Etendu.
 Les omoplastes pressées contre le sol.
 Vivant.
 Etendu et vivant.

Markus, son cul sur un muret, un livre entre ses mains.
 Pages jaunes, mots durs, sans doute.

Le feu. Encore. Et l'odeur des cendres qui m'étranglait. Et cette photo, je m'en souvenais. Le chalet, la grand-mère, le frère, tous sur la photo. Il avait six ans, huit ou dix piges le gosse que j'étais. Le foyer et mon frère, la chaleur et le chalet, loin dans la campagne, loin de tout ce que je connaissais, aussi loin que l'espace, je n'étais jamais allé aussi loin que le chalet, que vers ce feu. La fin du monde c'était eux: grand-maman, grand-papa. J'aurais pu crever à huit ans, heureux devant les cendres avec, sur mes épaules, cette enfance pauvre et légère. Pullover en coton, chaussettes trouées et l'ignorance comme excuse.
 Crever à huit ans.

Markus, ses pieds qui me frôlaient.
 J'ai sursauté.

Il faut... Il faut pour vivre, tu sais... Il faut que l'air sorte de ta cage...c'est un cycle sans fin. Si tu y arrives. Si tu parviens à le faire, souple comme un nouveau-né, tu ne mourras pas. Pas tout de suite. Le cycle. C'est ça!

Il s'est baissé comme un arbre qui se brise.
 A ouvert ma veste.
 De la lenteur dans sa main.
 A soulevé mon pull.
 Ses doigts sur ma peau.
 Des doigts qui se déplaçaient, glacés.
 Mon menton levé, je regardais mon opération à ciel ouvert.
 Il a repoussé mon front.
 Pour me dire de ne pas regarder, de ne rien regarder, de laisser mes paupières closes, de ne regarder qu'avec ma peau.
 Sa deuxième main à l'endroit de mon nombril.

Presser.
 Relâcher.

Une répugnante douceur dans ses doigts.
 Des doigts qui, je pensais, avait griffé jusqu'au sang, gratté la roche, plongé dans la vase.
 Mais aussi, caressé, effleuré, doucement en douceur.

Laisse l'air.

Je laissais faire doucement, en douceur, mon jean déboutonné.

Laisse l'air.

Alors je laissais l'air.

Doucement.
 En douceur.

Une brise m'a traversé.

Mes pieds bouffis dans la flotte.
 La rivière roulait.
 Eau dégueulasse, boueuse et riche, sûrement.
 Mes chevilles frappées par des vaguelettes.
 Mon froc trempé et des particules glacées qui léchaient la peau.
 Des sillons dans le sable noir et ferme, je les dessinais de la pointe de mes orteils.

Et la rivière ne cessait d'avancer vers l'Ouest, alors que tout autour, que tout le monde, que le monde entier, immobile et ravi, restait à mirer l'eau fuir en douce.

Le monde entier immobile, sauf Markus.
 Markus, en marche, toujours en marche.
 Il était là, avec son inquiétante beauté, torse nu, serpent tendu vers le ciel.
 Son jean, il l'a baissé jusqu'à ce que je la voie.
 Cette jambe de poupée, cette patte de bakélite.
 Il l'a retiré.
 Et, à la place, du vide autour d'un moignon de peau lisse.

Des gouttes petites et molles tombaient sur nous.
 Puis des gouttes grosses et dures tombaient partout.
 La terre est devenue boue.
 Dans la forêt, juste là, à côté de la rivière, tout est remonté des entrailles comme des souvenirs infects.
 Sur la surface de mes avant-bras, mes épaules, mes omoplates, mes os, le froid comme un courant électrique.
Un grand frisson.
 Les chaussures collaient sur le sol de gélatine.
 Markus retira les siennes.
 Alors, sur la mélasse, sur les pousses, dans l'eau épaisse, dans la terre molle, il plongeait ses pieds heureux.
 L'un vivant, l'autre en prothèse.

Il y avait les impacts des gouttes solides sur mon crâne comme du sable versé sur une caisse claire.

Finalement, il n'y avait plus rien d'autre que le bruit de la pluie.

Plus de pluie.
 La terre remuée, maintenant figée.
 Une croute mate cristallisait le terrain violé.
 On pouvait marcher sur le sol dur et entendre les bestioles piailler de contentement.

Alors, c'est peut-être ici que je me suis souvenu.
 Que l'image est revenue.
 Une photo ou juste un tableau dans la tête. La maison des grands-parents, les bois et la montagne de granite qui tombait d'un bloc. Je suis un pirate comme mon frère. *Des putains de pirates t'imagines?* dans les arbres, la cabane c'était notre vaisseau. *T'imagines?* on n'était pas plus cons que les autres, mais ce qui importait n'existait pas. On l'inventait.

Et, devant moi, ombre, soleil, ombre, soleil sur les épaules de Markus.
 Deux jours déjà.
 Il savait pas où il allait.
 Pas de cartes, ni de boussoles, ni de plans.
 On était perdu et je devais m'enfuir.
 Mais, j'ai dit, *tu sais où on va?*
 Il a dit, *ce qui compte c'est de vivre.*

Markus, à ce moment, j'aurais pu lui faire du mal.
 Serrer, tordre, mordre, pire encore.
 Parce que mes muscles bougeaient seuls sous ma peau, étaient prêt à briser.

Je n'ai rien fait.
 Il n'y a que les vrais pirates pour ça.

Mes tripes se déformaient.
 Il faisait chaud et j'avais faim.
 Des fruits rouges il y en avait sur tout un arbre.

Ne touche pas à ça! La mère, c'est ce qu'elle disait devant les fruits rouges.
 Comment savoir alors?
 Quand on n'explique pas.
 Quand on dit pas pourquoi et comment.
 Et moi, avec ma fringale devant l'arbre de fruits rouges, je ne savais pas.

Boîte de conserve, poisson pané, je savais: j'ouvre, je jette, je bouffe.
 Les fruits rouges, je savais: *ne touche pas à ça!*

Markus caressait les petites boules.
 Délicatement.
 Ça devait être doux sur ses doigts.
Ribes Rubrum, c'est ce qu'il a dit avec un air de *je sais tout* à la con.

Il a détaché le fruit rouge de l'arbre.
 Déposé le fruit rouge sur sa langue de lézard.
 Croqué le fruit rouge.
 Ses dents jaunes devenues pourpres, devenues sang.

Finalement, j'ai dévoré un arbre.
 Et la mère s'est tue.

La maison était ce qu'on appelle une ferme.
 Façade pignon en pierre crépie à la chaux, toiture en ardoise, épis de faitage en forme d'aigle rouillé.
 Une vieille baraque entourée par la nuit.
 Des lucarnes étaient éclairées et on avait faim.
 Markus, son souffle de fauve, il fixait la cible.
 Crachait son haleine fétide sur ma nuque humide.

Juste demander, c'est ce qu'il fallait faire.
Une morce de n'importe quoi et on se barre.

Markus, je voulais pas qu'il vienne avec sa gueule de crève la dalle.
 On aurait eu que des insultes et des regards mauvais.
 Et, si ça se trouve, rien à bouffer.

Il a fait deux pas en avant.
 J'ai hurlé, *attends!*

Il y a eu un silence.
 Massif.
 Qui m'écrasait.
 Qui rétrécissait le monde.
 Qui comprimait mes tempes.

J'ai fait un pas et des ramures mortes se sont brisées sous mon poids.
 Le silence, aussi brisé, et Markus toujours avec sa respiration de bête.

Je n'ai pas retenu Markus.
 On ne retient pas les gens qui se pensent libres.

Côte à côte, coude à coude, on a frappé.
 La porte en bois, petite et fissurée par la misère, elle s'est ouverte sur un corps vieux.
 Il y avait de la crainte dans ses yeux, sur son visage de rescapé de la terre, d'homme à qui *on ne la fait pas*.
 Le vieux, avec ses mots simples et mâchés, nous a fait entrer.

Ampoule increvable, parquet fendu par la lourdeur du quotidien.
 Murs parsemés de témoignages d'une vie minuscule.
 Deux filets de lumière tombaient de la charpente à travers la poussière.

Le vieux, corps fragile perdu dans une salopette, corps fragile, il nous servait une soupe grasse et du pain noir.
 Assis sur la banquette, Markus avait les yeux qui filaient en face.
 Sur un fusil dans l'angle de la pièce.
 Une de ces artilleries qu'on utilise pour la chasse, contre les voleurs, ou pour se buter.
 Dans une vitrine opaque, à côté, un revolver.
 Long canon, barillet en métal, crosse dorée.

Markus, il remplissait l'espace avec sa voix dense.
 Ses mots, dans la pièce sombre, s'épaississaient, boursouflaient comme un nuage chargé de syllabes, s'appuyaient sur les murs et les écartaient pour illuminer la pièce.

Le vieux se taisait.
 Et c'est certain qu'il trouvait ça divin.
 Qu'on puisse faire gonfler des mots.
 Pour pousser le silence par les pores des murs.
 Le vieux, il attendait ça sûrement depuis toujours.

Que quelqu'un vienne foutre la trouille à cet enfoiré de solitude.
 Ça aurait pu être son fusil qui la perce.
 Qui la tue d'un coup.
 Mais c'est Markus qui a remis de la lumière dans la tête du vieux.
 Avec sa rhétorique de faux poète, avec ses phrases malignes et brillantes.
 C'est comme s'il résumait le monde, là, devant le vieux et moi, je voyais bien que c'était des fausses étoiles qu'il jetait de sa bouche.
 Comme ça, juste pour voir.
 Ça ne s'arrêtait pas.
 Et le vin toujours dans les verres, et le vin qui coulait dans le gosier du vieux et de Markus.

Moi, je me suis allongé.
 Moi, le bide rempli, les yeux clos sur la banquette en bois.

En sursaut.
 Ce réveil étouffé dans le chaos.

Le vieux, debout et le soleil, dehors, entrant par la fenêtre et me giflait.
 Le vieux, debout et son corps comme une ombre.
 Le vieux, debout, le fusil entre ses mains ridées et sèches, le canon pointé sur Markus.
 Un rêve, peut-être.

On y a va! J'entendais Markus, c'est sa voix qui sortait par la vieille porte.
 En marche arrière, talons qui traînent, danse de trouillard.
 Moi, immobile, regard bête.
Je rêve pas, je me disais.
 Je suis sorti, ma vie donnée en gage à la gâchette du vieux.
Je ne rêve pas.

La lumière dans mes yeux, acide, et le champ de patate qui s'étalait devant moi.
 Sec, pauvre, mort.

Le vieux, la baraque, la forêt, ça aurait pu être chez mes grands-parents. Mais ça ne l'était pas. J'avais douze ans chez mes grands-parents. Je n'ai pas douze ans, je n'aurais plus jamais douze ans. Ça change tout. Je n'ai plus d'âge, je ne connais plus mon âge. Douze ans en tout cas je ne les ai plus. J'ai trop trainé ma chair dans la crasse pour qu'on me donne douze. Trop d'échec qui colle sur ma peau rongée. Alors, je peux plus mentir sur l'âge de mon corps, je peux plus penser que j'ai encore douze. Même si je grattais ma peau jusqu'au sang, je ne le retrouverais plus ce gosse-là.

Au bout du champ, une silhouette longiligne.
 Puis plus rien.
 Seulement une détonation, un coup de feu qui a raisonné dans la forêt. Des oiseaux s'envolaient, paniqués, d'un arbre sans feuille.

>>> **Tristan Schenker** est entré à l'Institut littéraire suisse en 2019 et finira ses études en 2022. Son texte « Comme une trainée de chair » a été choisi pour le programme des « Lectures-Rockhall-Lesungen » de 2021. Il a été lu, en compagnie de Joseph Incardona, à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds le 25 novembre 2021.



>>>Le Bachelor en Ecriture littéraire est une filière de la Haute école des arts de Berne HKB – un département de la Haute école spécialisée bernoise. Situé à Bienne, à l'Institut littéraire suisse, le Bachelor admet chaque année 16 étudiant·e·s de langue française ou allemande. Informations sur les admissions, la structure des études et les débouchés: www.hkb.bfh.ch (rubrique «Filières de Bachelor»). Aperçu des activités de l'Institut littéraire et des publications des diplôm·é·es: www.institutlitteraire.ch.

Le Persil journal
numéros 199-200-201, printemps 2022

Coordination : Daniel Rothenbühler
Mise en page : Daniel Vuataz

Photos : Nicola Fischer, Laura Calchini et Wiebke Zollmann – Haute école des arts de Berne HKB
Tou·te·s les auteur·e·s gardent leurs droits
sur les textes et les images

Journal *Le Persil*
Marius Daniel Popescu
Av. Floréal 16
CH-1008 Prilly
+41 21 626 1879
mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 n° : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*
Président : Dominique Brand
Vice-président : Daniel Vuataz
Secrétaire : Béatrice Lovis
Caissier : Daniel Kamponis
Recherche subventions : Victor Joyet
lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien de la Fondation Philanthropique Famille Sandoz,
de la Fondation Jan Michalski, de la Fondation Pittet Société Académique Vaudoise,
de la Fondation Ernst Cöhner, du Pour-cent culturel Migros, de la Ville de Lausanne et du Canton de Vaud.
Imprimé en Roumanie. Tirage : 1000 exemplaires.